

Les cahiers de l'Idip

n° 3

Récits de voyage au coeur du décroissement

**Muriel Béasse
Stéphanie Charvieux
(Eds)**

Mars 2016



Récits de voyage au cœur du décloisonnement

Muriel Béasse et Stéphanie Charvieux

Mars 2016

Récits de voyage au cœur du décroissement

Table des matières

Chronique d'une odyssée par Nicole Rege Colet	4
« Je me suis reconnectée à l'enfant qui est en moi » par Catherine Vonthron	18
Mon témoignage sur l'université d'été de l'Idip par Laurence Gondet	24
Société de la connaissance et universités par Marc Halévy	27
« L'université d'été : une rencontre ouverte sur un champ des possibles » par Najoua Mohib.....	32
Voyage vers un qi gong soi par Yaël Picard	35
« J'ai pris conscience de mon besoin de parler de pédagogie » par Pascal Darbon.....	36
Il était une fois à l'université d'été, un voyage initiatique dans le monde de la pédagogie et du décloisonnement par Pascale Rigaud.....	39
« Commencer par se connaître en tant qu'enseignant et pédagogue, c'est le premier pas pour changer ses pratiques » par Basile Sauvage.....	41
« Nous ne sommes pas indispensables pour transmettre la connaissance aux étudiants, mais ce qui peut les inspirer, ce sont les valeurs que nous incarnons » par Edouard Laroche.....	45
Et si on enseignait le « smurtz » à l'université ? par Jean-Charles Cailliez	50
« Dans décroisonnement, je lis maintenant : penser autrement et plus loin » par Tuyet Tram Dang Ngoc	56
« J'ai envie d'expérimenter, de faire différemment » par Gaëlle Aubertin.....	59
« Quand on se sent bien, on fait mieux les choses » par Clarisse Maechling	62
Je sors grandie de cette expérience par Olga Bourachnikova.....	66

Chronique d'une odysée

L'après-midi du deuxième jour de l'université d'été *Vivre le décroissement*, je me suis posée sur la balustrade de la galerie du premier étage surplombant l'aula Marc Bloch du Palais U. Derrière moi se déroulaient deux ateliers sur la communication, animés chacun par deux collègues de l'ESPE, Liliane Giordano et Régine Lethenet-Meppiel. J'entendais les participants se déplacer joyeusement aux sons des chaises qui bougeaient, suivis de paroles silencieuses, d'autres plus affirmées. J'ai senti, dans cet instantané, une mise en mouvement, au sens premier, pour comprendre la puissance de la communication non verbale et verbale. En même temps, dans l'espace ouvert de l'aula, je contemplais le cube étrange de LOL Project posé au milieu de ce qui m'apparaissait comme un vide à occuper. Je voyais des duos entrer dans l'espace intime. J'entendais la voix de l'animateur : rassurante, enveloppante, invitante. Je voyais les flashes crépiter en même temps que les rires s'élevaient de la boîte mystérieuse pour résonner longtemps dans l'écho de l'espace majestueux. J'observais ces couples d'un moment en sortir émerveillés repassant ensemble, dans un flot de paroles entrecoupées de rires, cette expérience tandis que d'autres, impatients, se bousculaient pour prendre place dans cet espace insolite.

Je me suis donc posée, quelques minutes, sur la balustrade pour me mettre à l'écoute de ce voyage au cœur du décroissement. J'ai profité de ce moment de silence pour voir, entendre, ressentir ce que nous étions collectivement en train de créer pour penser autrement l'enseignement universitaire, au-delà des cloisons, et pour innover dans nos pratiques pédagogiques, dans notre manière d'être avec nos étudiants, dans notre rapport à l'institution universitaire et à son patrimoine. Je voulais prendre le pouls du système en émergence et sentir comment chacun y évoluait en écoutant les battements de cœur, en capturant les étincelles dans les yeux, mais aussi les doutes, les questionnements. De cette position, un peu en hauteur, j'avais le sentiment de pouvoir respirer l'écosystème que nous formions. Ce fut indéniablement un moment de plénitude ou, en termes plus psychologiques, un moment de *flow*, pendant lequel j'ai eu la profonde conviction que l'Idip était au rendez-vous de l'expérience que nous avions voulu créer. Le navire avait bel et bien quitté les rivages connus et nous étions tous embarqués pour un voyage vers des découvertes.

Dans ce moment de quiétude, j'ai été rejointe par Leslie Page, conseillère pédagogique externe auprès de l'EM de Strasbourg. Leslie est anglaise comme moi et c'est tout naturellement que nous parlons en anglais. Elle a commencé par me dire combien elle appréciait cette université d'été : les conférences, les ateliers, les rencontres, les lieux et l'occupation de l'espace. Puis, en évoquant le programme des trois jours, elle a eu une formule qui m'a profondément marquée : « *I can see how things have been carefully crafted* ». « Je peux voir comment les choses ont été soigneusement façonnées ». Le mot qui m'a touchée est celui de *crafted* qui vient du verbe *to craft* - façonner, modeler – et dont le substantif *craft* se traduit par artisanat. Leslie a choisi de qualifier le travail de conception de l'université d'été d'artisanat, là où d'autres auraient pu évoquer l'ingénierie, la planification, voire le design. Dans le domaine de la pédagogie de l'enseignement supérieur qui est le nôtre, Leslie et moi savons que notre travail de conseil et d'accompagnement tient parfois d'un art, souvent, nous l'espérons, d'une science et, sans tomber dans les travers du bricolage, nous reconnaissons son caractère d'artisanat, au sens noble, une création collective, passant de mains en mains, sans cesse remise sur le métier pour épouser de nouvelles formes, prendre de nouvelles directions.

Avec cette formulation, Leslie a touché l'essence même du projet, soit, créer un espace où chacun peut être l'artisan de son projet professionnel, enseignants et étudiants, et dépendre, tel *homo faber*, une université innovante où il fait bon enseigner et aussi bon apprendre. Il n'est plus question d'industrialisation de la formation, ni de tracer des parcours qui aboutissent inmanquablement aux

résultats attendus et encore moins de livrer, clés en mains, des recettes infaillibles pour remédier à la crise protéiforme de l'enseignement universitaire. D'aucuns pourraient rétorquer que les risques d'une démarche artisanale sont celles d'un bricolage amateur fait de bric et de broc sans fondements ni théoriques ni empiriques. En évoquant l'artisanat, Leslie m'a renvoyé à une métaphore que j'utilise souvent en parlant de la conception de parcours de formation : la comparaison entre le patchwork et le tapis oriental. Le patchwork illustre un parcours fait d'unités juxtaposées. Le tout peut former un beau tableau final. Certains patchworks sont magnifiques bien que faits de juxtapositions successives en fonction des matériaux de base disponibles. Le tapis oriental est confectionné d'une tout autre manière et ce qui le différencie du patchwork, c'est le motif de base à partir duquel s'organise le tissage et le travail des artisans qui vont se pencher sur le métier. Sans ce motif, le tapis ne peut pas exister et le travail entre les différents ouvriers ne peut pas s'organiser. La différence fondamentale entre un patchwork et un tapis oriental tient dans la présence ou non d'un motif, d'un dessein. Et dans le même esprit, ce qui différencie le bricolage amateur, quels qu'en soient les résultats, d'un artisanat abouti est la présence d'un dessein, d'une intention, de même que la manifestation ou non d'un *homo faber*, premier pas vers la créativité, et au-delà vers l'innovation.

Lorsque, dans l'après-midi du deuxième jour, Leslie évoque la qualité d'artisanat de l'université d'été, elle discerne, en même temps, la présence d'un motif. Dès le départ, l'équipe de l'Idip a adopté la perspective d'un tapis oriental. Or, nous avons choisi de ne pas dévoiler le motif en introduction du premier jour. L'idée n'était pas de le dissimuler, ni de tester la capacité des participants à le révéler. Plus simplement, nous avons pensé que débiter l'événement par un exposé des motifs aurait ennuyé tout le monde au risque de ne pas respecter le thème fondateur de l'événement, le décroisement, et notre engagement à sortir de nos routines pour faire autrement. Par principe, nous privilégions l'expérience ; dès lors, il était plus important de nous plonger rapidement dans l'aventure des trois jours avec notre enthousiasme et aussi nos doutes et réticences. Dévoiler le motif pouvait bien attendre ! Et puis, un motif ne doit pas être imposé. Il doit se sentir. Il doit venir à nous comme une évidence, comme une possibilité d'aller vers et d'aller avec. Certains participants ont peut-être vécu trois jours de patchwork et d'autres trois jours de tissage d'un tapis persan. C'est sans importance, l'essentiel étant de vivre quelque chose de significatif pour soi. Ma conversation avec Leslie m'a fait comprendre que, collectivement, nous étions bien en train de tisser un tapis oriental sans nécessairement en connaître le motif de base : nous œuvrions ensemble.

Il est temps maintenant d'en dire plus sur ce motif et aussi sur comment nous avons imaginé l'exécution de ce tissage. Pourquoi et comment avons-nous organisé les trois jours tels qu'ils ont été ? Ce texte introductif aux récits de voyage a pour but d'expliquer le dessein. Quelles ont été nos références ? Quelles ont été nos intentions ? Quelles ont été nos méthodologies de travail ?

Un projet, un thème

Deux demandes sont à l'origine de l'université d'été de juillet 2015 : la première, organiser un événement de plusieurs jours et, la seconde, le thème, à savoir le décroisement. La première demande remonte aux débuts de l'Idip, en 2013, et a été rapidement inscrite au plan d'action de la structure naissante et fixée pour l'été 2015. Les ateliers d'une demi-journée ainsi que les rencontres, comme les *Stammtisch*¹, sont des pauses bienvenues pour discuter de nos pratiques pédagogiques et de ce que nous pouvons faire, comme enseignant, pour soutenir la motivation des étudiants et être au service de leurs apprentissages. Il n'en demeure pas moins que ces moments sont limités

¹ *Stammtisch* signifie « table d'habités » en allemand. C'est le nom choisi par l'Idip pour désigner des rencontres mensuelles, à l'heure du déjeuner, autour d'un thème fort de la pédagogie de l'enseignement supérieur.

dans le temps et peuvent laisser plus d'un ou d'une sur sa faim. Combien de fois n'avons-nous pas entendu qu'il n'y a pas assez de temps pour expérimenter des choses nouvelles, pour imaginer leur transposition à une réalité d'enseignement spécifique, pour creuser les repères théoriques susceptibles d'éclairer nos pratiques, pour approfondir le questionnement sur la relation entre pratiques pédagogiques et apprentissages des étudiants. C'est précisément pour répondre à ce sentiment d'inabouti, au terme d'une activité de formation, que l'Idip s'efforce de développer le champ du conseil pédagogique pour accompagner les enseignants et les équipes pédagogiques dans l'élaboration de leurs projets et de leurs mises en œuvre. Sans conteste, ce travail de terrain auprès des enseignants et équipes favorise un développement pédagogique ancré dans le contexte des porteurs de projet et bénéficie au développement local des personnes impliquées. Nous voyons tout l'intérêt de travailler l'équilibre, premièrement, entre les principes généraux évoqués dans les ateliers et les spécificités locales abordées dans le conseil-accompagnement, deuxièmement, entre les questionnements individuels et les réflexions menées collectivement et, troisièmement, entre des activités ponctuelles et des activités en continu. Organiser un événement sur plusieurs jours revient à privilégier l'approfondissement, le travail collectif et le développement des pratiques pédagogiques, c'est-à-dire une mise en action des idées débattues et explorées.

L'organisation d'une université d'été en juillet 2015 étant actée, il s'agissait ensuite d'en définir le thème et d'identifier le fil conducteur. Le principe selon lequel l'événement devait conduire à des changements dans la manière d'enseigner - ne serait-ce que pour (re)trouver le plaisir d'enseigner - a été fortement mis en avant. Le thème du changement s'est rapidement imposé comme central aux réflexions à mener. Qu'est-ce que le changement ? Qu'est-ce qui le facilite ou au contraire le freine ? Vers où voulons-nous aller ? Et pourquoi ? Ce questionnement autour du changement a naturellement conduit à s'interroger sur le sens à donner à l'innovation pédagogique. Qu'est-ce que l'innovation pédagogique ? Pourquoi innover ? Et surtout comment innover sans avoir l'impression de revenir inlassablement au point de départ et de s'enfermer dans la répétition ? Peu à peu, au gré des rencontres et des discussions sur les thèmes à traiter lors de l'université d'été, deux thématiques ont été plébiscitées : la conduite du changement et l'innovation pédagogique. Pour aller plus loin, nous nous sommes tournés vers les personnes qui fréquentent l'Idip en leur posant une seule question : de quoi avez-vous besoin pour innover ? La réponse n'a pas tardé à se faire connaître. Pour innover, il faut décroisonner ! Il faut pouvoir sortir de la boîte, cesser la pensée en silo, explorer au-delà des frontières, s'aventurer dans l'inconnu. Le mot « décroisonnement » revenait si souvent que nous l'avons retenu : « créons une université d'été de l'innovation pédagogique autour du thème du décroisonnement ! » L'idée a été adoptée à l'unanimité. Restait à imaginer un parcours de trois jours qui puisse explorer le décroisonnement comme condition de l'innovation et vivre un processus de changement et, pourquoi pas, articuler les deux. L'intitulé de l'université d'été était tout trouvé : vivre le décroisonnement. Il n'y avait plus qu'à se mettre au travail !

Le démarrage

Les travaux préparatifs ont démarré en septembre 2014 et ont occupé une bonne partie de l'année qui a suivi. Les premiers pas se sont faits avec nos collègues de Sapiens, le Service d'aide pédagogique et d'innovation de l'enseignement de l'Université Sorbonne Paris Cité, un autre récipiendaire des investissements d'avenir IdEx au même titre que l'Idip au sein de l'Université de Strasbourg. Dans la mesure où les deux équipes, l'Idip et Sapiens, évoluaient dans le même contexte, celui de l'innovation pédagogique dans l'enseignement supérieur, et bénéficiaient des mêmes soutiens, il nous a semblé intéressant d'explorer la possibilité d'un rapprochement et de mutualiser nos ressources pour mener un projet commun. Pour ce faire, nous avons commencé par tenir une séance de travail de deux jours, à Strasbourg, pour rassembler les idées et dérouler le plan d'action.

Notre première décision a été de nous immerger totalement dans le décroisonnement. Pour être cohérents avec le thème retenu, nous avons choisi d'explorer autant que possible au-delà des

frontières afin d'éviter le repli vers les habitudes et les routines. Pour chaque situation rencontrée, pour chaque étape de l'aventure, nous avons fait le pari que nous pouvions nous décroisonner. L'aventure du décroisonnement était à vivre dès les premiers pas.

Trois moments ont scandé la rencontre de septembre : 1) décliner le thème du décroisonnement ; 2) esquisser les contenus de l'université d'été ; 3) planifier le travail des prochains mois. Le premier moment a été essentiel pour affûter notre vision de l'université d'été et son thème central, le décroisonnement. En recourant à une méthode d'écriture collaborative, les deux équipes ont commencé à dégager la vision, la mission et les valeurs. Que faisons-nous ? Pourquoi le faisons-nous ? Et avec quelles convictions le faisons-nous ? Voici le résultat :

Notre université d'été est un événement de trois jours construit autour d'un fil conducteur : le décroisonnement. A travers diverses activités, elle propose une exploration du décroisonnement sous des formes variées. Favorisant le partage et les rencontres dans la joie et la convivialité, elle invite à l'ouverture afin de libérer l'intelligence collective et la créativité. Ainsi, nous proposons une expérience d'enrichissement qui, nous l'espérons, fera éclore des solutions nouvelles pour nourrir le développement et l'innovation pédagogiques de tous.

Il ne restait plus qu'à décliner le thème du décroisonnement. Quelles sont ces cloisons qui caractérisent les environnements de l'enseignement supérieur ? Quel voyage allions-nous proposer au cœur du décroisonnement ? Quelles contrées allions-nous explorer ? Nous avons repéré quatre formes de cloisonnement :

1. Le cloisonnement des savoirs exprimé par l'organisation des savoirs scientifiques en disciplines. Cette structuration disciplinaire se reflète autant dans les institutions, les organisations et les programmes de formation que chez les individus qui y évoluent. Quelle place cela laisse-t-il à l'interdisciplinarité, au croisement des regards, à l'hybridation, aux rencontres inattendues, surprenantes et, ô combien, fertiles ;
2. Le cloisonnement par les identités qui enclavent autant les enseignants que les étudiants dans des rôles, des fonctions, des attentes, des attitudes et des comportements. Dans quelle mesure sommes-nous prisonniers du rôle social que nous lions à nos fonctions ? Nous sentons-nous vraiment libres d'être tels que nous sommes ? Cherchons-nous à nous conformer à la personne que nous pensons devoir être ? Les cloisons de l'identité sociale nous font parfois douter de notre légitimité, voire de notre authenticité. Le décroisonnement invite à faire sauter le carcan qui nous protège et nous procure un sentiment fragile d'appartenance ;
3. Notre rapport au temps et à l'espace qui génère une autre forme de cloisonnement, source de contraintes avec lesquelles il faut composer. Comment boucler mon programme quand mes heures de cours sont réduites ? Comment développer des méthodes actives dans un environnement figé tel qu'un amphithéâtre ou une salle à la configuration statique ? Le décroisonnement nous invite à repenser notre rapport au temps et à l'espace pour le transformer en une ressource nourrissant notre projet plutôt qu'une contrainte venant freiner l'innovation ;
4. Le cloisonnement de l'activité pédagogique à mettre en lien avec notre vision de l'acte d'enseigner qui prend, parfois, la forme d'une croyance : l'activité d'enseignement se réduit à une méthode qu'il suffit de maîtriser pour bien enseigner et pour assurer un bon apprentissage chez nos étudiants. Cet enfermement dans l'idéal de la méthode nous empêche d'innover. Pour s'en affranchir, à nous de réconcilier nos conceptions et nos approches. Osons de nouvelles façons de voir et de nouvelles façons de faire pour vivre autrement l'activité d'enseignement et d'apprentissage que l'on soit enseignant ou étudiant.

Nos réflexions liminaires ont été consignées dans un court texte qui reprend la vision et l'intention de l'université d'été ainsi que les axes du décloisonnement. Ce document a été utilisé pour présenter le projet aux instances et demander aux personnes intéressées si celui-ci répondait à leurs attentes.

A partir du moment où nous avons le réceptacle, trois jours pour explorer le décloisonnement, que les dates avaient été fixées, du 1 au 3 juillet 2015, ainsi que le lieu, au Palais U à Strasbourg, la deuxième étape des travaux préparatoires consistait à décider comment nous allions remplir ces trois jours. Quelle expérience voulions-nous faire vivre aux participants et aussi à nous-même ? L'événement devait se démarquer des événements scientifiques usuels (colloques, congrès, symposium), précisément pour ne pas s'enfermer dans les habitudes : surtout ne pas proposer un enchaînement de conférences, de présentations et de comptes rendus de pratiques. C'était d'autant plus superflu que, à la mi-juin 2015, le colloque QPES – Questions de pédagogie en enseignement supérieur – se tenait à Brest et répondait parfaitement aux besoins de présenter les innovations et partager les expériences. C'est pourquoi, nous avons choisi de privilégier des ateliers et de proposer un programme avec des parcours différenciés à l'intérieur d'une collection d'ateliers. Par ateliers, nous entendions des rencontres pendant lesquelles les participants pourraient expérimenter quelque chose de nouveau, le discuter et imaginer une transposition à leurs pratiques pédagogiques. Les ateliers ne devaient pas proposer, en introduction, des exposés théoriques qui seraient ensuite appliqués à des contextes spécifiques : nous voulions privilégier une démarche inductive partant de l'expérience concrète pour aller vers les repères théoriques qui éclairent l'expérience et en facilitent la transposition aux pratiques professionnelles. A l'instar de ce qui est recommandé sur le plan international pour soutenir l'innovation pédagogique, c'est la ligne de travail que nous avons adoptée à l'Idip comme à Sapiens et il allait de soi que nous poursuivrions dans le même esprit. Pour éviter ce qui se passe souvent dans les colloques où il y a trop d'activités en parallèle, nous avons aussi choisi de limiter à trois le nombre d'ateliers par session.

Notre préférence pour des ateliers ne signifiait pas que nous écartions d'office les conférences et les séances plénières. Bien au contraire, elles nous semblaient indispensables pour forger le sentiment d'appartenir à une communauté en émergence réunie autour du décloisonnement et œuvrant en faveur de l'innovation pédagogique. Nous voulions deux moments par jour où tout le monde pouvait se réunir. Nous avons opté pour la formule suivante : à la fin de chaque journée, pour nouer la gerbe des travaux du jour, une conférence d'un spécialiste de la pédagogie de l'enseignement supérieur et, en fin de matinée, des conférences « décoiffantes » pour nous faire sortir de nos boîtes et voir au-delà des frontières.

Puisque le projet accordait une large place aux rencontres dans la joie et à la convivialité, nous avons établi la liste de ce qui pouvait favoriser la convivialité : des activités bien-être, des activités en plein-air, des activités culturelles, des activités insolites, des rencontres gourmandes, des rencontres détentes, des moments festifs, ...

A la fin de la deuxième étape, nous avons les trois ingrédients de base pour composer le programme : 1) des ateliers, 2) des conférences et 3) des activités détentes. Nous pouvions passer à l'élaboration de la feuille de route qui allait nous permettre d'être au rendez-vous du 1^{er} juillet 2015 et de répartir le travail entre les deux équipes. La troisième étape a pris la forme d'un jeu de *post-it* : chacun a fait une liste des tâches et des actions à entreprendre. Puis, nous les avons collées sur un mur pour ensuite les organiser mois par mois. En quelques minutes, le plan d'action a pris forme et nous avons vu que, si le projet était ambitieux et allait solliciter un engagement important de chacun, il était tout à fait réalisable et à notre portée. La mise à plat du projet et l'organisation des différentes étapes, sous forme de catégories, ont mis en évidence que vivre le décloisonnement ne signifie pas pour autant renoncer à toute forme d'encadrement. C'est un équilibre à trouver : pour sortir de la boîte, il faut bien qu'existe une boîte : il faut de la structure pour être créatif !

Au terme de nos deux jours de travail, nous avons l'architecture de notre université d'été et plusieurs mois devant nous pour habiller le programme, décliner les ateliers, répertorier les moments de détente, trouver les conférenciers et les animateurs des ateliers, énumérer toute la logistique, affiner le calendrier de travail, établir le budget, finaliser le programme détaillé des trois jours, élaborer le plan de communication... Le bureau de Stéphanie Charvieux a été transformé en QG et est devenu le lieu de convergence des travaux préparatoires. Le calendrier de travail avec tous les *post-it* a été installé sur un mur et, sur un autre, nous avons disposé un immense tableau avec le découpage en séquences des trois jours. A côté, sur un tabouret, se trouvaient des cartons de couleur, chaque couleur représentant une activité (atelier, conférence, activité détente, activité gourmande, activité culturelle, etc.). A nous de remplir les cases du tableau avec les cartons de couleurs chaque fois qu'une intervention était confirmée, qu'une activité était proposée ou qu'un atelier était identifié. La programmation pouvait commencer et nous pouvions puiser dans nos carnets d'adresse pour composer le menu. Nous étions confiants que les bonnes activités et les bonnes personnes se manifesteraient et que nous pouvions laisser le projet mûrir.

Après des débuts enthousiastes et productifs, la collaboration avec Sapiens a connu un ralentissement. Si le lancement du projet doit énormément aux contributions de cette équipe engagée, la distance géographique et le manque de disponibilité des membres de l'équipe ont eu raison de leur dynamisme. L'équipe de Sapiens, plus jeune dans sa constitution, et aussi globalement moins expérimentée dans l'organisation d'événements scientifiques, devait faire face à de nombreux défis dans un contexte institutionnel moins stable que celui de l'Idip à l'Université de Strasbourg. En effet, Université Sorbonne Paris Cité regroupe huit établissements : Sapiens devait encore trouver sa place dans cette configuration en émergence et y positionner son offre de prestations. Nous avons donc décidé de revoir notre idée initiale, un projet conjoint, pour envisager une collaboration à la hauteur des possibilités réelles. Ainsi, il a été décidé que les deux conseillères pédagogiques de Sapiens, Aurélie Boulos et Roxane Bottilengo, se joindraient aux conseillers pédagogiques de l'Idip, Marion Gaudenzi, Christian Sauter, Stella Vonie, Simon Zingaretti pour animer des ateliers.

A la recherche des intervenants

Les premiers mois de 2015 ont été consacrés à remplir les cases du grand tableau de programmation qui ornait le mur du bureau de Stéphanie et à identifier les intervenants. C'est à moi qu'est revenue la responsabilité de solliciter et inviter les conférenciers. Pour les conférences de fin de journée confiées à des spécialistes de la pédagogie de l'enseignement supérieur, la chose a été rondement menée. Conjointement, les équipes de l'Idip et de Sapiens ont suggéré de faire appel aux figures de proue francophone de la pédagogie de l'enseignement supérieur que sont Denis Berthiaume de la Haute école spécialisée de la Suisse occidentale et Marcel Lebrun de l'Université catholique de Louvain, Belgique, nos fidèles compagnons de route de longue date qui accompagnent le développement de l'Idip depuis ses premiers pas. Tous les deux se sont empressés d'accepter notre invitation pour venir jouer le rôle d'observateurs privilégiés de l'innovation pédagogique dans l'enseignement supérieur et témoigner de leurs expériences dans l'univers du décroisement. En raison de mes nombreuses collaborations avec eux, il était naturel que je me joigne à eux avec, en plus, le rôle de faire la conférence de clôture afin de nouer la gerbe finale des trois jours de l'université d'été.

Trouver les conférenciers pour les interventions phares a été une toute autre affaire. D'entrée, j'ai contacté des personnes très connues à la fois pour leur parcours en dehors des sentiers battus, leur rayonnement dans le monde universitaire et pour leurs réflexions sur le devenir de l'enseignement supérieur. Il s'agit de personnes qui m'inspirent, de ces pointures que l'on rêve de pouvoir entendre non seulement pour la profondeur de leurs réflexions mais aussi pour leurs analyses des situations vivantes. Trouver les adresses de contact n'a pas été bien difficile ; la question était plutôt comment j'allais les convaincre de se joindre à nous. Décroisement oblige, j'ai compris qu'il fallait que je

sorte des habitudes épistolaires en laissant tomber les formules usuelles, le « cher collègue », pour m'adresser à eux en mon nom, porteuse de ce projet, et engagée dans l'aventure. Pour les convaincre, il fallait que je leur donne sérieusement envie de participer à l'expérience. J'ai donc expliqué notre intention, ce que nous voulions vivre à travers cette exploration du décloisonnement. Malheureusement, toutes les personnes contactées avaient déjà des engagements ailleurs aux dates identifiées et elles ont dû décliner l'invitation non sans saluer chaleureusement l'initiative et en nous souhaitant une belle aventure. Les encouragements ont été tels qu'ils ont dissipé aussitôt ma déception initiale. J'étais sur la bonne voie : j'étais confiante que les bons conférenciers se présenteraient à nous.

L'arrivée dans notre équipage de Marc Halévy puis de Roselyne Fayard, les deux conférenciers qui ont illuminé l'université d'été, a été, à chaque fois, une belle rencontre. C'est un ami et collègue, Etienne Siat, qui a suggéré le nom de Marc Halévy, au détour d'une conversation, après avoir lu son livre de prospectives, *Prospective 2015-2025 : L'après-modernité*. A la lecture de la quatrième page de couverture, j'ai tout de suite compris que je devais le solliciter. Il me le fallait ! Devant tant de détermination, Etienne m'a regardé étonné et, probablement pour éviter que je ne m'embarle trop vite, il m'a glissé un « Il ne viendra pas ». Je ne l'ai pas écouté. Le lendemain, j'ai envoyé un mail à Marc. Quelques heures plus tard, après quelques échanges très succincts, l'affaire était bouclée et nous avons le nom de notre premier conférencier. Etienne, qui a suivi en direct ces échanges, a laissé échapper un cri de victoire.

Pour la seconde conférence, les choses ont pris plus de temps, d'une part, parce que, par souci d'équilibre des genres, je voulais une femme et, d'autre part, parce que je cherchais quelqu'un pouvant traiter des dimensions relationnelles et du travail personnel pour alterner avec le regard de Marc qui allait porter sur le système et les ruptures. J'ai contacté de nombreuses femmes qui ont malheureusement dû décliner en raison de leurs engagements. J'étais arrivée au bout de ma liste et je me demandais comment j'allais poursuivre. J'étais à la maison et j'écoutais une émission sur la Radio Suisse Romande, *Hommes et femmes mode d'emploi*. J'ai alors réalisé que les personnes que je sollicitais avaient toutes été des invitées de cette émission et que c'était là que je les avais repérées. Comme ces personnes n'étaient malheureusement pas disponibles pour début juillet 2015, pourquoi ne pas me tourner vers la journaliste qui les avaient accueillies et interviewées ; elle aussi a été une observatrice privilégiée du décloisonnement et de la transformation de soi et des systèmes. Pourquoi ne pas lui demander de venir en témoigner ? Quelques jours plus tard, je lui écrivais depuis le TGV qui m'amenait à Paris. Je me suis connectée à Internet via mon iPhone pour lui envoyer mon mail, chose que je fais très rarement. Cinq minutes plus tard, Roselyne Fayard, qui était sur le point de quitter sa maison pour se rendre au Maroc pour un voyage professionnel, acceptait l'invitation.

Dans les deux cas, la décision de venir partager avec nous l'expérience du décloisonnement a été subite, comme si c'était une évidence, et ceci en dépit de voix qui soufflaient « *ce n'est pas raisonnable. Ton programme est déjà très chargé. Tu avais promis de te ménager. Etc.* ». Je profite de ces quelques lignes pour exprimer toute ma gratitude à Roselyne et à Marc qui ont accepté de se laisser emporter par le vent de la spontanéité qui soufflait sur l'organisation de l'université d'été. Je les remercie, comme toutes les autres personnes contactées, d'avoir spontanément fait part de leur ressenti vis-à-vis de notre projet. Leurs retours ont été précieux pour peaufiner le programme et dégager le motif qui allait nous accompagner.

Pour l'organisation des animations tout comme les moments détente et les pauses repas, nous avons appliqué notre principe clé : repérer des personnes et des groupes susceptibles de nous faire voyager en-dehors de la boîte et de partager avec nous leur vision du décloisonnement. Chaque fois que nous rencontrions ou avions connaissance de quelqu'un, d'un collectif pouvant trouver sa place dans notre aventure, nous les avons sollicités. Ainsi, nous avons fait appel à l'association Mosaïque pour les repas en raison de leur démarche d'insertion professionnelle de femmes à travers l'expérience de l'interculturalité. Nous avons coopté l'association Epices (Espace de projets

d'insertion cuisine et santé) qui a pour objectif l'éducation à la santé et l'insertion des jeunes afin de favoriser les relations intergénérationnelles. Toujours dans le registre de la gastronomie, nous avons trouvé qui pouvait nous assurer une soirée festive autour des tartes flambées et une expérience alsacienne traditionnelle.

Les moments de détente et les activités bien-être ont été accueillis avec enthousiasme. Chaque matinée, avant le démarrage des ateliers, nous voulions proposer des activités de bien-être et de ressourcement, basées sur les traditions orientales autour du silence intérieur et de la prise de contact avec son corps pour favoriser la réflexion. Laure Werlé, Yaël Picard et Yves Martin partagent cette conviction ; ils ont accepté d'animer les matinales proposées le deuxième et le troisième jour avec, respectivement, la méditation en pleine conscience, le Qi Gong et le Tai Chi matinal. Ils nous ont même garanti le beau temps quand nous avons expliqué que nous voulions profiter des jardins du Palais U pour tenir ces activités en plein air, une autre manière de décrocher en s'affranchissant des locaux. Ils ont été largement entendus puisque l'université d'été s'est tenue lors d'une canicule mémorable. Lors de chacune des pauses déjeuner, nous voulions proposer une activité spéciale, plus intime et en petit groupe, ici aussi pour vivre quelque chose hors de l'ordinaire en profitant des moments de pause pour se ressourcer. Cécile Chapus s'est proposée pour tenir un repas en pleine conscience avec l'aide de l'association Epices. Liliane Giordano a été sollicitée pour partager des exercices de gestion du stress. Sarah Schimchowitsch a bien voulu animer une séquence sur la respiration.

Pendant les mois de préparation, nous avons fait quelques découvertes inattendues lors d'autres journées dédiées à l'innovation pédagogique auxquelles nous avons participé : de belles occasions de faire notre marché. Nous avons recruté Laure Villemaine, facilitatrice graphique, rencontrée à la journée de l'innovation pédagogique organisée par l'Université de Paris Est. Nous avons vu la puissance de son travail pour dégager, à partir d'une conférence ou d'un atelier, l'essentiel et ce qui peut nous mettre en mouvement. A cette même journée, nous avons fait la connaissance de Jean-Charles Cailleux de l'Université catholique de Lille dont l'enthousiasme contagieux soulève les montagnes et embarque étudiants et enseignants dans des aventures incroyables. Lors de la journée de l'innovation pédagogique de l'ESPE de l'Université de Strasbourg, nous avons entendu Alain Christophe raconter, avec enthousiasme et passion, ses expériences de simulations globales avec ses élèves de CM1-CM2. Nous voulions également profiter des ressources de nos collègues de l'ESPE et nous avons demandé à Liliane Giordano de nous faire profiter de son expertise dans l'animation d'ateliers sur la communication non verbale et verbale.

Nos carnets d'adresses personnels et nos repérages sur Internet ont servi à élaborer le programme culturel. Le photographe Jean-Baptiste Dorner et l'urbaniste Eric Chenderowsky ont proposé de faire découvrir la ville de Strasbourg en décalant le regard et en croisant leurs questionnements. Le Quatuor Annesci a accepté de venir nous parler du travail en équipe en nous proposant de vivre une expérience musicale hors du commun. L'association Virévolte, qui abolit les frontières entre musique savante et musique populaire, s'est offerte de clôturer l'événement avec un concert-spectacle interrogeant les questions de genre : *Johnny fais-moi mâle !* Nous avons même retenu l'idée d'aller au bout de l'exercice du décrochage en proposant un dialogue, des regards croisés, entre ma conférence et leur concert. Les deux genres allaient-ils pouvoir se parler ? Se compléter ? Effacer d'autres frontières ? Et pour boucler le programme culturel, nous avons retenu LOL Project, cette expérience photographique qui fait du bien en invitant au lâcher prise pour cueillir et mettre en valeur les éclats de rire. LOL Project c'est ce cube étrange qui s'est installé pendant deux jours dans l'aula au cœur du Palais U.

Voyager à travers les ateliers

Petit à petit, tous ces moments et toutes les séquences ont pris place sur le grand tableau dans le bureau de Stéphanie. Il restait, toutefois, à définir le cœur du programme, à savoir les ateliers qui allaient rythmer notre exploration du décrochage. Dès le départ, nous savions que ces ateliers

seraient animés par des conseillers pédagogiques. Pour compléter l'équipe de base, avec les cinq personnes de l'Idip et les deux collègues de Sapiens, nous avons fait appel à des externes, spécialistes de l'accompagnement du changement qui assuraient tous des interventions à l'Université de Strasbourg : Cécile Chapus, Norbert Clery, Dan Leclair et Vincent Peiffert. Notre idée était de composer une équipe augmentée d'animateurs et de profiter des expertises et des expériences des uns et des autres pour concevoir et animer les ateliers, notamment en formant des tandems. Nous l'assumons pleinement, cette aventure de l'université d'été a aussi été une belle opportunité de développement professionnel pour tous les animateurs, les plus expérimentés comme les plus novices. Pour construire collectivement les ateliers et finaliser le programme détaillé, nous avons convenu d'une journée de travail, le 27 mai 2015.

Il allait de soi que les ateliers allaient scander notre programme en offrant aux participants des possibilités d'aller au-delà des frontières et des cloisons pour y découvrir des repères et des balises, changer leurs pratiques pédagogiques et innover. Or, quelle logique allions-nous appliquer pour composer ces parcours ? Et pourquoi le faisons-nous ? Nos intentions étaient limpides : nous voulions donner aux participants le goût d'expérimenter quelque chose de nouveau dans leurs enseignements. Nous voulions aussi qu'ils vivent une aventure pédagogique décroisonnante et qu'ils puissent s'inspirer des méthodes de travail et des animations que nous allions leur proposer pour les reproduire aussi avec leurs étudiants.

Je suis convaincue que c'est lorsque nous expérimentons quelque chose qui nous convient et dont nous comprenons le sens et les retombées que nous sommes alors en mesure de se l'approprier et de l'intégrer dans nos pratiques. Je sais que je fonctionne de la sorte et je me dis souvent que si c'est pertinent pour moi cela peut probablement l'être aussi pour d'autres. De la même manière, ce qui vaut pour nous enseignants, très souvent vaut aussi pour les étudiants, et réciproquement ! Il s'agit de l'une des spécificités de l'adulte apprenant : comprendre l'utilité et le sens d'une situation d'apprentissage pour s'engager pleinement dans l'activité ou la tâche.

Pour ce qui concerne la logique interne des ateliers, nous voulions nous tenir bien éloignés de toute démarche prescriptive ou de tout propos dogmatiques quant à la bonne manière de faire pour innover sur le plan pédagogique, et aussi « bien réussir » son décroisonnement. A l'Idip, nous sommes régulièrement sollicités pour nous prononcer sur le potentiel des méthodes pédagogiques à la mode, par exemple, les MOOC, la classe inversée. Est-ce la bonne solution ? Quels sont les résultats que l'on peut espérer ? Et surtout, comment bien les mettre en œuvre ? Les enseignants viennent en quête de recettes ou de méthodes toutes faites qu'il suffirait d'appliquer en suivant les étapes prescrites pour agir efficacement sur les apprentissages des étudiants. Malheureusement, la réalité est tout autre puisque la méthode infaillible aux résultats assurés n'existe pas. En revanche, l'idéal de la méthode est très présent dans nos discours sur l'innovation et, par la force des choses, dans nos manières de penser et de vivre (ou d'agir) l'innovation.

Décloisonner invite à sortir des chemins connus et de ce que d'aucuns appellent le « prêt à penser » ou encore le « prêt à agir ». Cela demande d'accepter de questionner nos conceptions, nos façons de faire, ainsi que nos approches, nos façons d'agir. Cela suppose d'observer nos systèmes de croyances et la manière dont ces dernières façonnent notre répertoire de stratégies et notre manière d'interagir avec les autres. Cela implique un travail de prise de conscience et aussi de prise de responsabilités par rapport aux actions à mener ensuite. Or, pour entamer un tel voyage, il nous faut aussi renoncer à l'idéal d'une méthode, en d'autres termes à un parcours qui nous conduirait inmanquablement vers les résultats escomptés. Décloisonner revient donc à chambouler, à basculer vers un inconnu et, décidément, à sortir de sa zone de confort, pour aller là où cela peut démanger, voire déranger. Ainsi, le premier pas consiste à prendre conscience de l'idéalisme qui peut nous retenir pour se tourner vers un rationalisme critique, teinté d'humanisme et de sagesse, qui nous permettra d'observer et d'analyser notre expérience de la réalité avec discernement et lucidité.

Lors d'un échange avec Roselyne Fayard pendant lequel j'évoquais notre souci de ne pas faire vivre aux participants une expérience d'enfermement, celle-ci a attiré mon attention sur le fait que, si ce refus de toute approche doctrinaire était certes un principe louable, nous ne pouvions pas pour autant préjuger de ce que les participants allaient vivre. L'expérience du décroissement serait-elle facile ou difficile ? Agréable ou désagréable ? Confortable ou inconfortable ? Qui sommes-nous pour le dire ? A priori, nous ne pouvons rien dire sur ce que l'autre va ressentir, vivre et recevoir. Croire que nous pouvons anticiper et prédire les résultats de l'expérience, revient à tomber bêtement dans le piège de l'idéal de la méthode. Notre travail consiste plutôt à réunir les conditions et à créer un espace où les gens peuvent se mettre en mouvement et faire l'expérience du décroissement tel qu'ils l'entendent ; ce qu'ils en retireront leur appartient entièrement. Les conséquences ne pourront jamais être le résultat de notre action directe. Elles découlent d'un effet conjugué qui assemble le fait d'avoir tiré profit d'une expérience d'intelligence collective, d'avoir cheminé à la découverte de soi et de s'être engagé dans une démarche de co-création. A chacun de choisir le voyage qu'il souhaite entreprendre et d'en fixer la direction.

La Théorie U au service de notre voyage

Nos premiers échanges sur les finalités de l'université d'été ont mis en évidence notre intention d'offrir aux participants la possibilité de faire un voyage transformationnel, sans pour autant l'imposer. Comment faire, dès lors, pour bien faire ? Je me suis tout naturellement tournée vers la Théorie U qui propose un cheminement pour faciliter les apprentissages transformationnels et conduire le changement. Début 2015, j'ai eu la chance de suivre le premier MOOC sur la Théorie U, *Transforming Business, Society and Self*, dispensé par le *Presencing Institute* du MIT sous la direction d'Otto Scharmer. Le MOOC expliquait les principes de la Théorie U et présentait les outils de facilitation développés par l'équipe d'Otto Scharmer pour favoriser l'émergence de l'innovation. J'ai suivi ce MOOC avec le projet de l'université d'été en tête ; cette dernière est devenue mon prototype, soit ma première expérience d'application des principes et des outils pour organiser un voyage d'apprentissage (*learning journey* ou *sensing journey*).

La théorie transformationnelle d'Otto Scharmer est une invitation au décroissement, un appel à quitter des systèmes de pensée et des modes d'action qui ne sont plus pertinents ou efficaces pour relever les défis actuels ou répondre aux problèmes d'aujourd'hui. En d'autres mots, il s'agit de reconnaître les limites du paradigme en vigueur et d'engager le travail transformationnel qui précède tout changement de paradigme. En termes d'apprentissage, ce changement consiste à se détourner d'une démarche qui vise à tirer des leçons du passé, pour se tourner vers le futur émergent et l'espace de créativité et d'innovation qui s'y déploie : il s'agit d'apprendre du futur plutôt que du passé.

La théorie U propose une démarche transformationnelle, en trois mouvements, illustrée par un grand U : observation, réflexion et action. Le premier mouvement, la partie gauche et descendante du U, consiste à suspendre ses habitudes et ses routines pour observer la réalité telle qu'elle se manifeste afin de porter un nouveau regard sur le système dans lequel nous évoluons. Il implique une prise de recul qui permet, d'une part, d'appréhender le système dans sa complexité et, d'autre part, d'identifier nos contributions au sein du système. Ce premier mouvement d'observation pousse l'observateur vers les bords du système, aux confins des limites ou des cloisons. D'un point de vue collectif, il vise à permettre au système de se voir et de lire ses dynamiques relationnelles. Le deuxième moment, au creux du U, correspond à un temps de réflexion et de recueillement pour accéder à des sources profondes de connaissances. Ce temps de réflexion s'accompagne d'un mouvement de lâcher prise par rapport aux habitudes du passé pour accueillir, dans un mouvement de laisser venir, ce qui est en émergence. C'est ce moment de lâcher prise qui nous emmène hors du système, ce qui revient à vivre le décroissement. Au cœur de l'expérience du décroissement, deux questions clés donnent accès à un espace de créativité. Qui suis-je ? Quel est mon travail ? Le troisième mouvement, la partie droite et ascendante du U, nous porte à agir, d'abord, en

cristallisant la vision et les intentions pour, ensuite, expérimenter des prototypes, des choses nouvelles.

Otto Scharmer décrit la Théorie U comme un processus d'ouverture sur le plan individuel et collectif. Ce processus s'appuie sur trois instruments internes ; 1) un esprit ouvert, 2) un cœur ouvert et 3) une volonté ouverte. Il ajoute que les trois obstacles au changement – et à l'innovation - sont tous des obstacles internes qui prennent la forme de voix : la voix du jugement, la voix du cynisme et la voix de la peur. La curiosité, la compassion et le courage sont les trois qualités qui empêchent de se laisser enfermer par ces trois voix et d'aller au-delà des cloisons qui nous retiennent.

Inspirés par la méthodologie de la Théorie U, nous avons décidé d'organiser les jours d'ateliers selon les trois périodes du processus U. Ainsi, la première journée dédiée à l'observation, proposait, en matinée, trois ateliers pour se rencontrer et faire connaissance avec, comme premier objet d'observation, les dynamiques relationnelles et les compétences de communication interpersonnelle. Comment innover dans la manière d'entrer en relation avec l'autre et enrichir la relation pédagogique ? Les trois ateliers de l'après-midi proposaient des moments de découvertes aux croisées des disciplines. Comment l'hybridation des regards et des disciplines allait-elle nous permettre de voir autrement notre quotidien et aller à la rencontre de l'inconnu ?

Le deuxième jour, consacré à la réflexion, combinait, en matinée, trois ateliers réflexifs pour découvrir quel enseignant nous sommes, nos préférences pédagogiques, les vertus du travail en groupe et nos qualités. Les trois ateliers créatifs de l'après-midi ont permis de prospecter de nouveaux parcours d'apprentissages pour les étudiants, à travers la palette des outils de la communication non verbale et verbale et la simulation. On parle si souvent du projet professionnel de l'étudiant. Pourquoi ne pas aussi s'interroger sur le projet pédagogique de l'enseignant ?

Pour le troisième jour, dédié au passage à l'action et aux innovations pédagogiques, nous avons décidé de confier les trois ateliers à des enseignants innovateurs afin qu'ils présentent leurs prototypes et nous fassent part de leurs expériences et des leçons apprises. Les thèmes choisis, la classe inversée, l'évaluation et la créativité, ont été retenus par le conseil d'accompagnement de l'Idip que nous avons sollicité pour finaliser le programme des ateliers et nous aider dans leurs intitulés. La séquence interactive, organisée à cet effet, nous a été très utile pour trouver des titres susceptibles d'attiser la curiosité des participants et éviter des formulations qui auraient pu, soit laisser perplexe, soit repousser. Lors de cette même séance, nous avons également classé les ateliers en fonction de leur degré de décloisonnement, ce qui nous a permis de suggérer trois itinéraires pour guider les participants : 1) le parcours facile (piste verte) pour explorateur novice en quête de détente et ressourcement, 2) le parcours moyen (piste bleue) pour explorateur à la recherche d'un petit frisson et 3) le parcours pimenté (piste rouge) pour explorateur intrépide à la recherche de sensations fortes.

Pour clore la troisième journée, il nous a paru important de prendre du temps pour penser la suite et surtout la reprise, après la pause estivale à la rentrée 2015. Comment faire fructifier le travail entrepris pendant les trois jours de l'université d'été pour se lancer dans une innovation ? Trois angles ont été proposés : 1) les actions pour soutenir le développement et la renommée de l'Université de Strasbourg, 2) les actions pour soutenir les équipes pédagogiques et leur engagement envers les apprentissages des étudiants, et 3) les actions pour soutenir le développement professionnel des enseignants et la réalisation de leurs aspirations les plus profondes.

A ce stade, il fallait bien se poser la question de ce qu'est l'innovation pédagogique dans l'enseignement universitaire. Nous sommes nombreux à penser qu'elle revient à faire voler en éclats les cloisons auxquelles nous nous heurtons. Innover consisterait alors à prendre de la distance par rapport à ces cloisons, réelles ou imaginaires, pour penser autrement l'enseignement et l'apprentissage. La Théorie U suggère que c'est bien en pensant différemment que nous pourrions agir autrement. Les cloisons conduisent à une vision fragmentée de l'activité d'enseignement. Decloisonner ouvre la possibilité d'une vision unifiée de l'action. Les deux premières années

d'activités de l'Idip ont mis en évidence trois conditions à remplir pour soutenir l'émergence, puis le développement durable de l'innovation pédagogique. Ces trois conditions sont interdépendantes les unes des autres et semblent fournir le bon terreau pour faire mûrir des projets. La première condition, c'est l'expérience : il faut pouvoir expérimenter, c'est-à-dire oser sortir de la boîte, des routines et simplement faire l'expérience de quelque chose de nouveau, sans attentes particulières si ce n'est d'observer ce qui se passe. L'observation de cette expérience représente la deuxième condition ; celle-ci doit être la plus objective possible, sans porter de jugements hâtifs, sans vouloir déclarer, dans la précipitation, la réussite ou l'échec d'une expérimentation. L'objectivité de l'observation implique de croiser les regards et les sources d'information ; c'est pourquoi le cadre d'analyse est la troisième condition à remplir. L'analyse gagne à se faire collectivement mais pas n'importe comment ! Elle a avantage à examiner les phénomènes dans leur ensemble, dans leur complexité de sorte à comprendre la place des différents éléments dans le système, et leurs dynamiques relationnelles. Ce travail de distanciation, en se mettant au bord du système, conduit à distinguer ce qui dépend de soi, là où nous pouvons agir en toute responsabilité, et ce qui ne dépend pas de soi et sur lequel nous n'avons pas prise. C'est un cheminement à faire pour comprendre et lire les systèmes complexes, comme l'enseignement universitaire, pour, ensuite, être en mesure de les changer, de les transformer.

Par souci de congruence, le motif de fond de l'université d'été devait remplir ces trois conditions : permettre d'expérimenter, analyser avec d'autres cette expérience et miser sur la puissance de l'intelligence collective pour révéler les opportunités et actionner les leviers permettant de transformer l'enseignement universitaire. A nous d'imaginer des parcours et des activités pédagogiques qui développent chez nos étudiants l'agilité, la virtuosité et la curiosité, soit les forces de caractère nécessaires pour agir de manière responsable et pertinente dans un monde incertain et imprévisible.

Pour ce qui concerne les outils de conduite de changement, Otto Scharmer et ses collègues formulent six recommandations pour l'organisation d'événements visant un apprentissage transformationnel ou un changement de paradigme. Voici comment nous avons intégré ces principes au moment de finaliser le programme :

1. Déclarer et communiquer publiquement son intention (*power of intention*) : pour cela nous avons pris soin d'expliquer l'expérience et nos finalités, de rédiger une note d'intention et de construire un site internet simple et informatif ;
2. Disposer d'un cadre de référence (*intellectual framework*) qui permette au système de se voir : pour cela nous nous sommes largement appuyés sur la théorie U ;
3. Favoriser le dialogue et l'écoute empathique : de nombreuses animations ont proposé des exercices et des techniques autour des compétences communicationnelles et interpersonnelles, à refaire ensuite avec les étudiants ;
4. Aménager l'espace de manière à proposer des lieux accueillants et des espaces de travail sécurisants favorisant le dialogue : nous avons voulu honorer le patrimoine immobilier de l'Université de Strasbourg chargé d'histoire et emblématique de ce qu'est une université, ce qui explique notre choix du Palais U et des pièces nobles ;
5. Veiller à ce que tous les partenaires se sentent propriétaires de l'expérience (*shared ownership*) : pour cela nous avons misé sur l'implication et la production de traces sous forme de posters, de journaux, de lettres, etc. ;
6. Veiller au retour des idées fortes à la communauté : pour cela nous avons les dessins de Laure Villemaine qui ont été imprimés et exposés au fil des activités. Nous avons également

recueilli des mots clés, pour former des nuages de mots, et organisé des moments d'évaluation.

Jusqu'au bout de la métaphore du voyage

Empoigner le thème du décloisonnement pour promouvoir l'innovation pédagogique s'est d'emblée présenté à nous comme une aventure. Il n'est donc guère étonnant que la métaphore du voyage nous ait accompagnés tout au long des préparatifs. Ainsi, au moment d'ouvrir les inscriptions, nous avons promis aux participants qu'ils s'éloigneraient des rivages connus pour aller à la découverte de l'enseignant qu'ils veulent devenir et des actions pédagogiques qu'ils veulent expérimenter. Nous les avons appelés à devenir, le temps de cette aventure, des apprenants plutôt que des enseignants. Sans préjuger du voyage qu'ils allaient entreprendre et où ils arriveraient, il nous semblait tout naturel de fournir un guide aux explorateurs.

C'est Alice Ullmann, chargée de communication à la cellule IdEx, qui a mis ses talents et sa créativité au service du carnet de voyage. Tout a été pensé pour évoquer les carnets de notes qu'utilisent les explorateurs en vadrouille : photos décontractées des intervenants, textes décalés de présentation des activités, mise en page savamment étudiée, gribouillages et graffitis, place pour des notes, indications pratiques, le tout parsemé de citations fournies par les intervenants. Avec son apparence d'un carnet qui a amassé souvenirs et traces usés par le temps, il est vite devenu un vade-mecum précieux s'enrichissant au fur et à mesure des activités.

La séance d'ouverture a été dédiée à la présentation du personnel naviguant, du matériel de voyage et des escales prévues, avant d'inviter les participants à fabriquer leur badge, attraper le programme et les tickets repas, et plonger dans leur carnet de voyage pour définir leur itinéraire. Cette entrée en matière, sans discours officiel, juste un mot d'accueil, marquait le début du décloisonnement. La fabrication des badges a été une belle expérience de créativité, les badges rivalisant en originalité et en couleurs. Nous avons tous retrouvé le plaisir de l'enfance à dessiner avec des crayons de couleurs pour enjoliver nos prénoms. Il y avait de la joie, des rires, de l'excitation joyeuse. Puis, ce fut le moment de la réflexivité avec des visages attentifs, parfois perplexes, en découvrant le programme dans le carnet de voyage. Que choisir ? Où aller ? Comment appréhender ce voyage dont si peu de choses avaient été dites en introduction ? Il n'y avait rien à comprendre ; il suffisait de le vivre et de partir à la découverte en se laissant guider par la curiosité, la passion, l'émerveillement, l'inspiration des moments et les rencontres.

Tout voyage d'envergure mérite un album photo. Qu'en est-il pour celui-ci ? Nous avons prévu plusieurs choses pour retracer nos vagabondages et péripéties dans l'univers du décloisonnement, à commencer par des photos. Plusieurs photographes amateurs ou professionnels ont sillonné le palais U pour saisir des moments forts et, notamment, les animateurs du LOL Project qui cueillaient les rires des aventuriers. A partir de ces éclats de joie, ils ont composé une mosaïque qui fait office de photo de classe décloisonnée. Elle trône désormais dans la salle de formation de l'Idip et a été remise, dans sa version électronique, à tous les participants de l'université d'été.

Pascal Vaissier et Caroline Marrie, de la Division des Usages Numériques, ont été mandatés pour faire un reportage sur l'aventure. Rencontrés à deux reprises avant l'événement, après nous avoir entendu raconter notre projet, ils ont proposé un scénario qui capturerait l'essence même de l'université d'été et l'innovation que nous voulions entreprendre. Ils ont choisi de porter attention à l'expérience des personnes et de suivre leur progression dans l'aventure. Le film est désormais disponible sur le site internet de l'Idip ainsi que deux courts entretiens avec Marc Halévy et Roselyne Fayard.

Et *last but not least*, il y a cet ouvrage que nous avons compilé dès la reprise en septembre 2015. Nous en avons eu l'idée en observant les participants prendre soin de leur carnet de voyage, l'adopter comme un véritable compagnon de route, et paniquer s'il se trouvait momentanément

égaré. Nous étions curieux de savoir ce que les gens notaient avidement. Nous voulions aussi, pour valoriser cette aventure et les retombées à moyen terme pour les participants, proposer un recueil de textes et le faire dans l'esprit du décroissement. Nous avons lancé un appel à contributions le plus ouvert possible : chacun a été libre de son témoignage, de la manière de le faire et du format. Muriel Béasse et Stéphanie Charvieux ont été désignées comme envoyées spéciales chargées de recueillir les récits et de mettre en forme l'assortiment. Les textes classiques se mêlent aux entretiens journalistiques. Les photos et productions réalisées servent d'illustration et de synthèse. Loin de correspondre aux actes d'un colloque scientifique, le résultat se situe entre un *scrapbook*, un livre d'or, un album de famille, un dossier spécial. Il en résulte une véritable collection de récits de voyage dans le monde du décroissement.

Pour ma part, je conclus sur ces affirmations de Marc Halévy, que j'ai revu quelques mois après l'événement dans la région du Morvan qui lui est si chère.

Il n'y a pas de vérité !

Il ne faut pas avoir de certitudes !

Il faut avoir des convictions, pourvu d'accepter qu'elles puissent évoluer, se transformer !

Partons ainsi à la découverte des odysées des passagers de cette aventure de l'université d'été 2015. Quels décroissements ont-ils vécus ? Quelles sont les convictions qui les animent ? Qu'est-ce qui les met en mouvement ? Pour aller où ? Et que font-ils avec leurs étudiants ?



Création des badges par les participants

« Je me suis reconnectée à l'enfant qui est en moi »

Catherine Vonthron est maître de conférences à la faculté de pharmacie de l'université de Strasbourg.

Que vous reste-t-il de l'université d'été ?

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est le plaisir et l'émotion. J'ai pris beaucoup de plaisir à participer à ces journées. Je savais que j'en prendrais parce que j'aime la pédagogie, mais je ne pensais pas en prendre autant. La conception de ces journées m'a agréablement surprise et j'ai eu plaisir à participer à chaque étape, du début à la fin : plaisir d'apprendre, d'échanger, de rencontrer de nouveaux collègues, puis de me retrouver. J'ai vraiment eu la sensation de renouer avec une partie de moi-même au terme des trois jours, d'où l'émotion dont je parlais au début. Cette émotion a été d'autant plus forte que je ne m'y attendais pas. J'étais venue à cette université d'été sur la pédagogie pour apprendre, pas nécessairement pour vivre quelque chose d'intense émotionnellement. Je me suis laissée surprendre. J'étais complètement déconnectée du quotidien, disponible et disposée à recevoir et échanger.

Qu'est-ce qui a motivé votre inscription ?

Mon intérêt pour la pédagogie. J'avais déjà participé à quelques ateliers de l'Idip pendant l'année et quand j'ai vu l'annonce, j'ai bloqué les trois jours dans l'idée de me perfectionner en pédagogie, d'apprendre. Et cela n'a pas été que de la pédagogie. Je l'ai vécu comme une aventure humaine, grâce aux échanges, et comme une aventure intérieure car j'ai vraiment eu l'impression de me reconnecter avec une partie de moi-même. C'était fort. C'est pour cette raison que le carnet de voyage, indépendamment de ce que j'ai appris et de ce que j'ai fait, représente une trace importante. J'y ai volontairement inscrit ce que j'ai ressenti dans les moments où je me sentais reconnectée avec mes valeurs profondes, pour ne plus me perdre et pouvoir m'y replonger en cas de besoin.

Avez-vous eu des déclics ? Des moments dont vous vous souvenez en particulier ?

Oui, il y en a eu un très fort dont je vais avoir du mal à parler sans émotion. Dès les premières minutes, j'ai eu la sensation que j'allais vivre quelque chose de différent. En général, les réunions scientifiques ont toujours le même format. Les participants ont des badges identiques, des mallettes, s'installent et écoutent de façon passive. Lors de l'université d'été, tout était différent : l'accueil, l'introduction, la confection des badges. J'ai tout de suite réalisé que cela ne ressemblerait pas à ce que j'avais vécu jusqu'ici. L'ambiance était détendue et les échanges immédiats avec des personnes que je connaissais, ou pas. La séance d'ouverture a été assez rapide et les ateliers ont commencé. J'ai eu l'impression d'aller de plus en plus en profondeur au fur et à mesure des ateliers. La dernière journée, je pensais avoir vécu ce que j'avais à vivre et que cela n'irait pas plus loin. C'est cet effet de surprise qui a provoqué ma plus forte émotion. Je l'ai ressentie au cours du dernier atelier, alors que je n'attendais plus rien. Il s'agit de l'atelier de Norbert Cléry : « Quelles actions pour les équipes ? »

Norbert nous avait préparé des petits présents pour nous accueillir, puis il nous a proposé une activité à laquelle la plupart des participants étaient très réfractaires : écrire une lettre à une ou un collègue ou bien à soi-même. Si l'on décidait de s'écrire, il fallait mentionner les bonnes résolutions prises au cours de ces trois jours, et si l'on choisissait d'écrire à un membre de son équipe, il était préférable de s'adresser à quelqu'un avec qui les rapports n'étaient pas simples. Moi, je me sentais complètement prête et sa proposition était une évidence. Je vivais une situation difficile depuis trois ou quatre ans avec une collègue de l'équipe pédagogique dans laquelle je suis, et je ne savais plus

quoi faire pour améliorer nos relations. C'est assez rare parce qu'en général, j'ai de bons rapports avec les gens. Je me suis donc dit que j'allais lui écrire, lui parler avec mon cœur. Et cela n'a été possible que parce que je m'étais reconnectée avec la personne que je suis vraiment, avec mes valeurs profondes. Lorsque ma collègue a trouvé mon courrier, elle est venue dans mon bureau pour la première fois. Nous n'étions pas très à l'aise mais ma lettre a permis d'arranger les choses et, aujourd'hui, la possibilité que nous travaillions dans la même équipe de recherche a été évoquée. J'ai aussi beaucoup aimé l'atelier « Quelles actions pour l'enseignant ? » avec Nicole Rege Colet et Léa Siat. Il m'a beaucoup touchée. Nous nous servions d'un jeu de cartes basé sur les forces de caractère de Martin Seligman. Nous devions choisir quelques cartes représentant des qualités humaines qui nous paraissaient importantes et expliquer au groupe pourquoi nous les avons choisies. L'émotion était palpable dans la salle à l'écoute des différentes interventions. C'était un moment intense. J'étais dans un groupe constitué de personnes que je connaissais et d'inconnus, et le sentiment d'appartenance à une communauté, au-delà de la communauté enseignante, était très fort.

Y a-t-il eu des moments moins agréables au cours des trois jours ?

Je n'ai rien vécu de désagréable, j'ai tout accueilli positivement, même lorsque je me suis rendue compte, au moment d'écrire la lettre à ma collègue, que je n'avais peut-être pas fait tout ce qu'il fallait pour arranger nos relations. En revanche, j'ai vu d'autres participants vivre des moments délicats au cours de certains ateliers, notamment le premier atelier auquel j'ai participé. Nous avons fait un exercice de lâcher prise : nous devions, chacun à notre tour, guider quelqu'un à travers la pièce alors qu'il ou elle avait les yeux bandés. Ensuite, nous avons échangé nos impressions. Je me souviens que Norbert, qui participait à l'atelier, m'avait guidée d'une manière qui m'avait paru très sûre et réconfortante. J'ai décidé de faire la même chose au moment de guider une jeune fille à qui ça n'a pas du tout plu. Elle s'est sentie privée de sa liberté de mouvement. Plus tard, au cours d'un autre exercice, cette même jeune fille, a manifesté son inconfort et la personne qui animait l'atelier a interrompu l'exercice. C'est donc par l'attitude des autres que j'ai pu constater que certains ateliers avaient été vécus différemment. C'est très instructif de s'apercevoir que tout le monde ne fonctionne pas de la même manière. Parfois nous croyons avoir la solution parfaite mais elle n'est pas obligatoirement adaptée aux autres. C'est une leçon d'humilité.

Avez-vous eu l'impression qu'un groupe se constituait pendant ces trois jours ?

J'ai eu la sensation qu'une connivence se créait, même avec cette jeune fille. Nous nous sommes croisées et nous avons reparlé de son sentiment de malaise pendant que je la guidais. Elle était gênée de devoir dire des choses un peu désagréables, ou d'avoir réagi différemment des autres. Je lui ai répondu que j'interprétais sa façon d'être comme une aptitude à se sentir libre de ne pas faire comme tout le monde, donc comme quelque chose de plutôt positif. Cela lui a fait du bien.

J'ai eu cette sensation d'appartenance au groupe à la fois avec des gens que je ne connaissais pas, et avec quelques collègues que j'ai eu l'impression de redécouvrir dans les ateliers. Je connais Clarisse Maechling, une collègue de la faculté de pharmacie, depuis très longtemps, j'étais encore étudiante ; et j'ai découvert des aspects d'elle qui ont renforcé nos liens. Le fait d'avoir partagé ces trois jours nous a rapprochés.

Aviez-vous le sentiment d'appartenance à une communauté avant l'université d'été ?

Oui, mais quelque chose a changé dans mes rapports avec mes collègues ainsi que dans mon rapport à l'université. C'était la première fois que je me sentais fière d'y appartenir. Qu'un événement pareil ait lieu à l'université ! Que l'université nous fasse vivre une telle expérience ! J'en ai parlé pendant des jours à mon mari. Je me suis même sentie un peu déçue ou frustrée que l'événement soit si peu relayé dans l'actualité de l'université. Après les trois jours, je suis allée sur Internet pour en savoir plus sur la théorie U. Je souhaitais approfondir mes connaissances sur le sujet, avant de m'apercevoir que j'avais littéralement vécu les étapes décrites par Otto Scharmer, fondateur de la

théorie U. J'ai consulté le compte Facebook du président de l'université et il n'y avait rien sur les trois jours. Je voulais que les gens sachent que des événements de ce type sont organisés à l'université. Nous ne sommes pas juste un institut de recherche. La pédagogie, les apprentissages, l'enseignement, sont nos activités essentielles même si elles sont liées à la recherche et je ne comprenais pas que l'université d'été ne soit pas davantage mise en avant. J'avais envie de partager cette expérience avec tout le monde.

Les rencontres que vous avez faites ont-elles débouché sur des collaborations ?

Avec Laurence Gondet, une autre de mes collègues, avec laquelle j'aurais déjà pu collaborer, nous avons repris et concrétisé certains projets qui étaient restés en suspens.

De manière générale, cette expérience m'a permis d'échanger plus facilement avec mes collègues. Nous avons eu récemment des désaccords au sujet du certificat de synthèse pharmaceutique qui a été réformé dans l'urgence, mais nous avons pu discuter, en toute confiance et dans le respect, de propositions concrètes à mettre en œuvre pour l'avenir. Finalement, la réflexion autour des changements à apporter à ce certificat sera menée en concertation avec les représentants des étudiants. Je ne sais pas si j'aurais parlé de tout ça avec mes collègues, avec le doyen de notre faculté, et osé faire les propositions que j'ai faites, sans avoir travaillé sur le décloisonnement à l'université d'été.

La thématique du décloisonnement vous était-elle familière ?

Pas du tout, je ne comprenais pas ce que cela signifiait. Maintenant oui ! Je suis très intuitive, et pour moi, la meilleure façon de comprendre les choses, c'est de les vivre. Désormais, cela me paraît une évidence le décloisonnement. Pour faire tomber les murs réels ou virtuels, il suffit de partager, échanger avec des personnes ou des disciplines que l'on connaît mal. C'est une évidence qui n'en était pas une avant de l'avoir expérimentée.

A quel moment précis cette compréhension du décloisonnement a eu lieu ?

Pendant les premiers ateliers, je ne comprenais pas encore tout à fait. Cette compréhension s'est faite avec l'atelier « La mise en musique du travail en équipe » du Quatuor Annesci. C'était un autre grand moment, le premier gros événement pour moi. La curiosité m'a poussée à participer à leur atelier et c'est là que j'ai compris la notion de décloisonnement. Leur expérience était transposable à de nombreux domaines : dans ma vie professionnelle, personnelle, ce que nous vivons avec les étudiants... C'était beau esthétiquement, lyriquement. Et j'ai pu les diriger quelques minutes ! Je n'avais jamais fait ça. C'était fort d'être tout près d'eux. Je ne m'étais jamais retrouvée au cœur d'un quatuor ou d'un orchestre plus grand. On n'entend pas la musique de la même façon. Les vibrations se propagent dans tout le corps. J'ai ressenti quelque chose d'indescriptible. Je n'ai jamais rien vécu de tel. Les voir attendre mes instructions alors que je ne sais pas diriger, voir qu'ils s'exécutaient, c'était presque magique. J'ai eu une sensation de « pouvoir » en réalisant qu'en improvisant un geste, quatre virtuoses me suivaient. Nous devons essayer de jouer différentes émotions. J'ai mimé la tristesse et effectivement, ils ont joué un morceau assez triste. J'ai été très touchée par cette situation en miroir. Le décloisonnement m'a paru évident à ce moment-là. J'ai aussi réalisé que nous vivions une expérience exceptionnelle et j'ai mesuré notre chance de participer à un événement unique.

Depuis l'université d'été, avez-vous eu l'impression d'abattre des cloisons ?

Oui, en moi-même pour commencer et avec les étudiants notamment. Je suis une enseignante conciliante, plutôt proche des étudiants, ce n'est pas toujours très bien vu de mes collègues. La personnalité compte beaucoup pour moi. Les étudiants pourraient être mes enfants, mes frères et sœurs. Je suis assez compréhensive mais il restait tout de même des cloisons entre les étudiants et moi, notamment concernant mon positionnement physique en classe. En expérimentant la classe inversée, en vivant l'atelier « Classe inversée ou renversée » de Jean-Charles Cailliez, j'ai trouvé un

rapport qui se rapproche plus de ma conception des choses. C'est en ça que je pense m'être retrouvée. Ce sont des choses dont j'avais conscience mais que je ne mettais pas en pratique par respect des codes, et un peu par peur du jugement. J'ai compris qu'en mettant ces fausses barrières entre les étudiants et moi, je n'étais plus vraiment moi-même.

La conférence de Roselyne Fayard m'a également beaucoup plu parce qu'elle a parlé à plusieurs reprises de se reconnecter avec soi-même. C'était une consolidation de ce que je ressentais. Je me suis dit que je devais enseigner en gardant cela en tête, sans construire des cloisons qui n'ont pas lieu d'être. Depuis, avec les étudiants, je suis plus en accord avec ce que je suis. Je vais vers eux, nous échangeons, je m'intéresse à eux alors que j'avais un peu pris mes distances. J'ai un peu changé par rapport à l'enseignante que j'étais en début de carrière où je leur parlais plus. Maintenant, je fais tout pour revenir vers cette proximité, notamment en utilisant la classe inversée. Ne serait-ce qu'en m'asseyant avec eux, j'ai tout de suite senti que le rapport avait changé. En allant physiquement dans la classe plutôt que de rester au tableau, les étudiants se comportent différemment. Ils posent plus facilement des questions, se manifestent lorsqu'ils n'ont pas compris et c'est important pour moi. Cela grâce aux trois jours de l'université d'été qui m'ont permis d'abattre des cloisons qui n'ont pas lieu d'être.

Dans ma vie personnelle, quelques cloisons sont aussi tombées mais il s'agit plutôt d'une redécouverte de choses dont j'étais très consciente à l'adolescence et en début de carrière, et qui se sont peu à peu émoussées. Je me suis reconnectée à l'enfant qui est en moi.

Avez-vous réutilisé des outils découverts à l'université d'été ?

Oui, avec mon groupe de recherche. J'ai dernièrement changé d'équipe de recherche. Nous sommes maintenant un petit groupe en incubation au sein d'une équipe plus grande, et notre but est d'émerger en tant qu'équipe. Ce petit groupe est passé de trois à sept personnes et nous devons adapter notre fonctionnement à cet élargissement. J'ai donc décidé de tester des choses vues lors de l'atelier de Norbert Cléry « Quelles actions pour les équipes ? »

Nous étions réunis en groupes de cinq ou six, chacun devait se présenter au groupe en quelques mots, et Norbert nous avait demandé d'inscrire sur des *post-it*, nos impressions, de préférence positives, suite à la présentation. Ces impressions étaient collées sur le dossier de la chaise de la personne concernée, qui recueillait les *post-it*, en prenait connaissance, puis débriefait. Il y avait une très forte convergence entre tous les *post-it* alors que les gens ne se connaissaient pas tous. Nous étions impressionnés qu'après une présentation de quelques minutes, les gens aient pu saisir des caractéristiques aussi personnelles et justes. Nous nous sommes aperçus que nous laissons transparaître beaucoup de choses de nous, même au cours d'une brève rencontre.

La deuxième surprise a été le plaisir que nous retirions tous de l'exercice. J'ai donc décidé de le faire avec mon nouveau groupe de recherche, à la fin de notre première réunion, et tout le monde y a pris beaucoup de plaisir. Il y a même eu un moment magnétique et chaleureux. J'ai encore appris des choses de doctorants avec qui je travaille depuis longtemps. Je voulais leur faire comprendre l'importance de la bienveillance. Nous savons tous que le chemin va être long, qu'il y aura des moments difficiles et je voulais qu'ils gardent à l'esprit que même dans les moments de tension, il faut se souvenir des expériences positives vécues en équipe.

Avez-vous eu envie de relever des défis après les trois jours ?

Devenir une meilleure enseignante ! Pas forcément en termes d'évolution de carrière, mais plutôt de progression personnelle par rapport à un savoir-faire, des compétences, par rapport à moi-même et à l'idée que je me fais du métier et de son utilité. J'ai envie d'être plus en lien avec les étudiants, les motiver, être plus respectueuse. Par exemple, quand je leur fais un cours un peu ennuyeux et que je ne fais rien pour le changer, je me dis que je leur manque un peu de respect. J'ai envie de relever des challenges dans ce sens-là, d'autant qu'aujourd'hui, j'ai plus de moyens et d'outils pour le faire que lorsque j'ai commencé à enseigner.

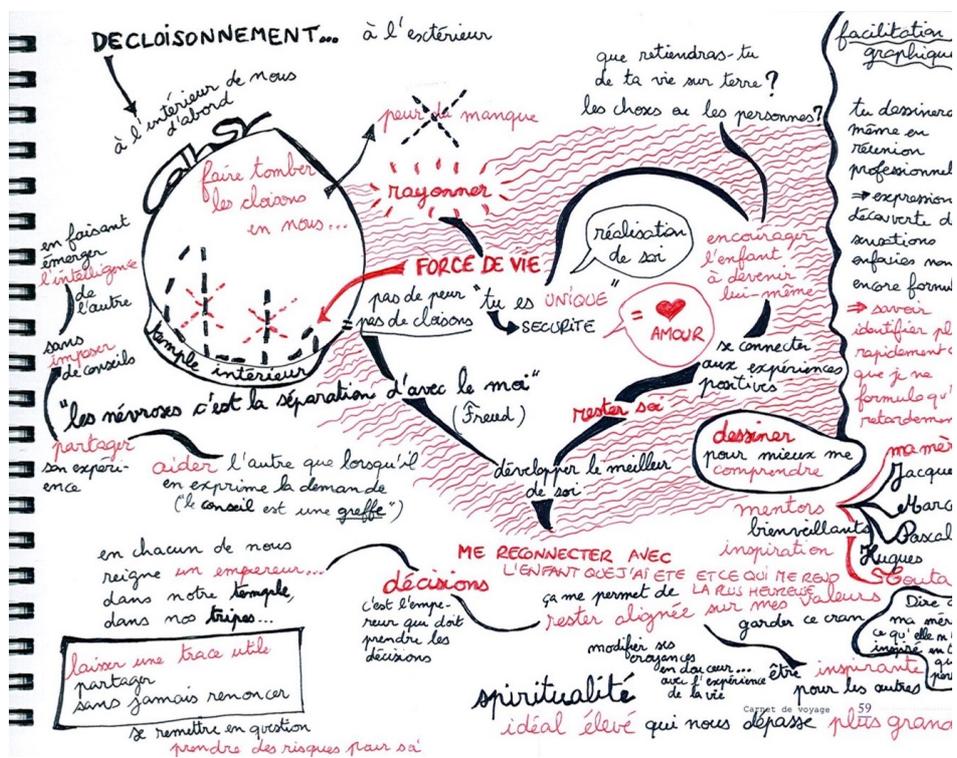
De quoi avez-vous besoin pour continuer ?

De conserver ma liberté. On critique beaucoup l'université mais on est quand même très libres d'expérimenter ce que l'on veut. Personne ne vient voir ce que je fais en cours. C'est à double tranchant, mais si j'ai envie de mieux faire, personne ne m'en empêche. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai choisi ce métier, c'est un luxe. On est très libre. C'est vrai en enseignement et c'est aussi vrai en recherche même si on est limité par les moyens. Mais même avec peu de moyens, on peut faire beaucoup mieux. Je n'aimerais pas que l'on vienne tout le temps voir ce que je fais en cours, pourquoi j'utilise cette méthode... Je veux donc conserver ma liberté et que l'on me fasse confiance. Cela va de pair. J'aimerais aussi avoir des moyens pour la mise en œuvre d'idées un peu plus élaborées. Comme je l'ai dit tout à l'heure, on n'a pas nécessairement besoin de beaucoup de moyens pour améliorer les choses, mais s'il y en a, c'est mieux !

J'ai aussi besoin de temps. Je suis quelqu'un de lent. C'est pour cette raison que j'aime le vécu. Je trouve que c'est un accélérateur formidable. Mais en dehors de l'expérience vécue, j'ai besoin de temps pour préparer les enseignements, les mettre en œuvre. Et comme je suis aussi chercheuse et que la recherche occupe la majeure partie de mon activité, j'aimerais dégager plus de temps pour l'enseignement mais je ne pense pas que cela soit possible. L'enseignement ne compte pas dans notre évolution de carrière alors nous mettons l'accent sur la recherche. Tant que l'enseignement ne sera pas pris en compte dans nos évaluations les enseignants-chercheurs ne s'investiront pas plus en pédagogie.

C'est parce que j'aime la pédagogie que je vais à l'Idip et que je participe aux ateliers. C'est aussi pour être satisfaite du travail que je fais en tant qu'enseignante, mais si je ne prêtais pas autant d'importance à la pédagogie, je m'en affranchirais. Je me satisferais de faire des publications scientifiques. C'est difficile de gérer de front l'enseignement et la recherche. Nous n'avons pas à nous plaindre dans notre labo. Je m'y sens bien, nous avons un excellent directeur, les relations entre nous sont bonnes mais nous sommes entourés de beaucoup de « chercheurs purs ». Quand je vois la répartition des tâches, je me rends compte que l'on demande énormément aux enseignants-chercheurs, quasiment autant qu'aux chercheurs purs, et ça peut devenir très lourd à supporter. Je me suis plusieurs fois demandé si je n'allais pas arrêter la recherche pour me consacrer entièrement à l'enseignement. Mais les deux sont très liés : pour bien enseigner il faut être au fait, puis j'aime aussi la recherche. On se pose tous ce genre de questions à un moment ou à un autre. Il y a deux ans, je me suis sérieusement demandé si ça valait la peine de passer autant de temps sur les deux domaines, sans arriver à rien faire correctement. J'ai trois enfants et même si j'ai l'impression de tout faire pour que ma famille aille bien, tout cela se fait au détriment du temps passé avec les miens. Je me suis dit que ce serait peut-être mieux d'en faire moins et d'être heureuse en famille.

Finalement la motivation est revenue. Des moments comme l'université d'été nous permettent de rester focalisés sur ce qui est positif et d'apprendre à se débarrasser de ce qui gêne. J'ai tiré leçon de choses dites à l'Idip : le manque de temps à la pause repas par exemple. Quand j'ai fait le repas en pleine conscience avec Cécile Chapus et l'association Epices le premier juillet, j'ai réalisé que je me plaignais tout le temps de ne jamais prendre le temps de manger. Je mangeais un sandwich devant mon ordinateur en lisant des publications ou en préparant mon cours. Je n'utilisais plus notre salle de convivialité par manque de temps. Mais depuis l'université d'été, je me fais violence et je m'arrête un peu pour manger sans rien faire d'autre. Quinze minutes suffisent et m'aident à me discipliner et à ne pas me laisser parasiter.



Extrait du carnet de voyage de Catherine Vonthron

Mon témoignage sur l'université d'été de l'Idip

Laurence Gondet est maître de conférences à la faculté des sciences de la vie de l'université de Strasbourg.

1^{er} Juillet 2015 : Chaleur intense en ce début d'été... La perspective de rester enfermée dans les vieux locaux non climatisés du Palais universitaire ne m'enchantent guère. Mais je connais l'enthousiasme de l'équipe de l'Idip, et cette perspective de fraîcheur intellectuelle me redonne la motivation nécessaire.

Je ne vais pas faire ici un compte rendu linéaire de chaque atelier ou conférence auxquels j'ai participé : je vais appliquer le décloisonnement - fil conducteur des débats – à mon témoignage, en vous livrant quelques fragments de mon expérience ; à vous ensuite de rassembler les pièces du puzzle comme bon vous semblera.

Atelier « La mise en musique du travail en équipe » par le quatuor Annesci

Depuis plus de 15 ans, les musiciens du quatuor Annesci dispensent des formations fondées sur l'art de développer le leadership, la cohésion d'équipe, la conduite du changement, la créativité... Du travail de répétition au concert final, ils ont exploré avec nous les émotions et les écueils liés à une pédagogie dynamique et constructive.

Tous excellents musiciens, les membres du quatuor Annesci nous ont démontré avec humour qu'il est possible d'être **bon individuellement mais mauvais ensemble** : sans coordination et connaissance de la partition des autres musiciens, la plus belle des symphonies devient une cacophonie insupportable ! Ce qui est primordial : préserver une liberté sur le plan individuel tout en veillant à maintenir une stabilité au niveau collectif, avec une écoute permanente, un sens des responsabilités et une solidarité qui constituent le ciment de l'équipe. L'objectif : lever le nez de la partition, être attentif et simplifier, pour plus de fluidité et d'harmonie. Quatuor à cordes / public, équipe pédagogique / étudiants : la métaphore fonctionne à merveille !

Les mots-clés que j'emporte avec moi à l'issue de cet atelier :

Liberté – Créativité – Energie

Conférence « Qu'est-ce qui nous arrive ? Prospective socio-économique » par Marc Halévy

Physicien et philosophe, Marc Halévy nous a embarqués pour un voyage plein de questionnement ; selon lui, nous nous trouvons actuellement face à cinq ruptures majeures, amenant chacune des défis à relever :

❶ **Rupture écologique** : nous passons d'une logique d'abondance à une logique de pénurie

➡ Il faut se libérer de l'hyperconsommation : **consommons moins mais mieux !**

❷ **Rupture technologique / révolution numérique** : le 21^{ème} siècle sera le siècle des technologies numériques, alors que le 20^{ème} siècle a été celui des technologies mécaniques

➡ Il faut redonner une place centrale à l'**intelligence humaine**



Atelier « La mise en musique du travail en équipe » par le quatuor Annesi

Société de la connaissance et universités

Marc Halévy est physicien de la complexité, philosophe des spiritualités et prospectiviste.

La bifurcation majeure que connaît notre époque et que manifestent les multiples crises - passées et à venir, tant financières et économiques que politiques et sociales - questionne les universités quant à leur mission et à leur fonctionnement à venir. Le présent article esquisse quelques pistes de réflexion. Toutes convergent vers ceci : les universités qui étaient les temples dédiés aux savoirs devront devenir des réseaux de communautés dédiées aux intelligences.

Contexte

Nous vivons une immense mutation paradigmatique. La modernité qui était née à la Renaissance en réaction contre le monde médiéval cède le pas à un nouveau cycle civilisationnel. L'économie marchande et la logique industrielle ont façonné toutes les institutions de la modernité, y compris les universités. Partout, dans l'Etat et toutes ses filiales, dans les grandes entreprises, dans les hôpitaux, dans les collèges et lycées, dans l'armée, on retrouve la même vision du monde et les mêmes schémas organisationnels.

Aujourd'hui, la rupture est patente et irréversible. Cette rupture est liée à de nombreux facteurs historiques mais qui peuvent se ramener à deux axes, l'un ontologique, l'autre technologique.

Rupture ontologique

Contre le Moyen Âge, tout entier organisé autour de l'impératif collectif du salut, la modernité s'est tout entière construite autour de la notion de progrès. Avec la grande boucherie inutile de la première guerre mondiale, la foi collective au progrès a commencé de s'effriter. Nietzsche l'avait déjà largement éreintée en inaugurant, avec Marx et Freud, l'ère du soupçon. Quel progrès ? Progrès pour qui ? Progrès pour quoi faire ? Vouloir mieux, soit, mais mieux par rapport à quoi ? Mieux en quoi ?

Tout le 20^{ème} siècle et toutes ses dérives, d'Auschwitz au Goulag en passant par Hiroshima, Bhopâl et Seveso, fut un procès vivant de l'idéal du progrès. Après avoir cru, avec les Grecs, que le bonheur viendrait de la sagesse, avec les Romains, qu'il viendrait de l'ordre, et avec le Moyen Âge, qu'il viendrait de Dieu et du salut, l'homme occidental découvre avec stupéfaction que la promesse de la modernité ne pourra pas non plus être tenue. Il découvre ébahi que la joie de vivre ne vient jamais de l'extérieur, mais qu'elle se désire, se veut et se construit de l'intérieur.

Notre époque entame le vaste cycle de l'intériorisation de toutes les dimensions de l'existence. Elle implique la relecture profonde et critique de tous les idéaux religieux, sociaux, politiques et économiques. Elle inaugure le retour au seul réalisme qui soit : celui de l'intériorité, de la vie intérieure, de l'accomplissement personnel. Elle n'est plus prête à payer l'abondance matérielle au prix fort : celui de la pauvreté existentielle et spirituelle.

Rupture technologique

Les dates clés de la révolution numérique sont récentes :

- le concept de machine de Turing en 1936,
- l'architecture de von Neumann en 1944,
- le premier ordinateur à tubes Eniac en 1946,

- le début de la diffusion massive des ordinateurs personnels en 1983,
- les débuts de l'ordinateur et des téléphones portables en 1985,
- le lancement d'Internet, au Cern à Genève, en 1989.

Cette révolution numérique a complètement déplacé le centre de gravité des fonctions mentales humaines : inutile d'apprendre à mémoriser ou à calculer vite et beaucoup, l'ordinateur fait cela bien mieux que nous.

Bref, la révolution numérique devient une révolution noétique² dès lors qu'elle nous force à passer d'une logique d'accumulation des savoirs à une logique de développement des intelligences. Aujourd'hui, déjà, la connaissance n'est plus dans les livres, mais bien dans la manière de les lire et de les comprendre.

Bien sûr, la connaissance et, derrière elle, la joie de vivre qu'elle apporte et conforte, naissent d'une dialectique subtile entre les savoirs et les intelligences : les savoirs nourrissent les intelligences et les intelligences forgent des savoirs. Mais la révolution numérique permet à l'homme de se désinvestir de la logistique des savoirs et de se surinvestir dans le développement de ses intelligences.

On comprend que ceci redessine complètement la mission et la fonction de l'Université.

Mais avant d'aborder cette question cruciale, il faut prendre une définition de ce concept ardu et complexe qu'est l'intelligence. Je propose celle-ci :

L'intelligence, au sens le plus riche et le plus profond, est l'art de la reliance : reliance des savoirs pour en faire émerger des connaissances, reliance des données pour en faire émerger des idées, reliance des actes pour en faire émerger des œuvres, reliance des hommes pour en faire émerger des communautés, reliance des intentions pour en faire émerger des projets, reliance des comportements pour en faire émerger de la valeur.

L'intelligence, au fond, est l'art de créer de la cohérence - et donc de la valeur puisqu'un tout intégré vaut plus que la somme de ses parties - par la reliance de tous ces phénomènes qui jaillissent dans l'existence.

Abordons maintenant l'impact de la révolution noétique sur la mission et la fonction de l'Université, c'est-à-dire, en somme sur les contenus qu'elle véhicule et sur son modèle organisationnel.

Le contenu : quelles connaissances ?

Développer toutes les intelligences au plus haut niveau (c'est le pôle "enseignement") afin de les mettre en action dans la création de nouveaux savoirs (c'est le pôle "recherche").

Tous les domaines de connaissance sont des processus vivants. La connaissance n'est pas un but, elle est un chemin, un cheminement, éternellement recommencé, jamais achevé, toujours remis en cause et relancé dans sa propre course.

Michel-Eyquem de Montaigne, déjà au 16^{ème} siècle, faisait la différence capitale entre les *têtes bien pleines* de savoirs toujours en voie d'obsolescence rapide, et les *têtes bien faites*, capables d'avouer leur ignorance mais capables aussi de vouloir apprendre plus et mieux. Nous devons reprendre cette distinction forte pour repenser l'Université du 21^{ème} siècle.

On sait, aujourd'hui, que ce sont nos langages qui forgent nos idées, que ce sont nos grilles mentales qui dessinent nos représentations de l'univers. La querelle des universaux est close et le triomphe des nominalistes est sans partage. L'enseignement et la maîtrise des multiples langages (les langues,

² La révolution noétique (du grec nous qui signifie "intelligence") est le nom que j'ai donné à cette vaste bifurcation que nous vivons et dont la société de la connaissance et l'économie immatérielle sont les deux manifestations les plus claires.

les mathématiques, les logiques, les arts, les symboliques, les mythes, etc.) sont donc cruciaux. Ils sont trop souvent négligés au profit de savoirs stéréotypés bientôt obsolètes. Les langages aussi sont des systèmes vivants dont il faut maîtriser les logiques de construction : ces logiques de développement sont les métalangages. Comment, par exemple, la physique théorique crée-t-elle, implique-t-elle et interprète-t-elle les concepts et logiques nouvelles, terriblement abstraits, qu'elle croit devoir mettre en œuvre ? Savoir par cœur les équations et caractéristiques de la matière sombre ou de l'énergie noire est bien moins *fécond* que de savoir que ces deux hypothèses totalement artificielles n'ont pour seule justification que le sauvetage du modèle standard cosmologique et le refus, donc, de le remettre en cause dans ses fondements.

Et voici que le mot clé, à mes yeux, a été lâché : *fécondité*. Le but de la connaissance n'est pas la vérité car cette vérité est un mythe éternellement hors d'atteinte. Le but de la connaissance est la fécondité, c'est-à-dire sa capacité à engendrer de nouvelles questions, de nouvelles pensées, de nouveaux modèles, de nouveaux langages. Il faut donc concevoir et étudier la connaissance non pas comme un arrêt sur image à un instant donné, mais comme un processus qui a une intention et qui se construit selon une logique qui lui est propre : décoder cette intention et décrypter cette logique sont les clés de l'enseignement et de la recherche universitaires de demain.

J'ai mis l'accent sur les langages et leurs métalangages. Il faudrait parler aussi des méthodes et de leurs méta-méthodes. Un seul exemple : toute la pensée scientifique occidentale moderne est encore largement cartésienne, c'est-à-dire analytique, mécaniste, déterministe, réductionniste. Or cette méthode, quelque féconde a-t-elle pu être, se heurte aujourd'hui à des impasses majeures. Les systèmes complexes et très complexes ne peuvent pas être démontés en leurs parties sous peine de mourir illico et de perdre leur essentiel. Ils doivent être appréhendés selon d'autres protocoles que cartésiens. Le champ de ces autres méthodes cognitives est encore très largement en friche. Ils doivent être activés sans attendre, ne serait-ce que pour être armés face à l'immense saut de complexité que vit notre monde aujourd'hui.

Il est un théorème de la physique complexe qui montre que plus un système devient complexe, plus il devient imprévisible. Il en va ainsi avec le système humain en général et avec le système des connaissances humaines en particulier. Nul ne peut prédire ni quelles révolutions conceptuelles vont bouleverser la connaissance dans 3 ou 5 ans, ni quels seront les champs ou domaines ou disciplines qui seront cruciaux ou marginaux demain. Il faut donc, dans nos universités, nous garder impérieusement de toute dérive utilitariste. La dimension noétique de nos civilisations ne peut, ni ne doit en aucun cas, être subordonnée ou inféodée ni à leur dimension économique, ni à leur dimension politique. La dimension noétique doit vouloir, doit construire et doit maintenir sa souveraine autonomie. Il faut, par exemple, rejeter, entre universités, les techniques de marketing qui viennent des paysages financiers et économiques comme ces *benchmarking* aussi racoleurs que fallacieux que sont le classement de Shanghai et autres. La connaissance est et doit rester au-dessus des marchés et des états.

L'objectif premier de l'université, dans notre nouveau paradigme, est de cultiver l'intelligence, sous toutes ses formes, dans tous les domaines.

Son but ultime, je le répète avec force, n'est plus les savoirs pour le savoir mais bien, au-delà des savoirs - et ni sans eux ni contre eux - les intelligences.

Le processus est plus essentiel et plus durable que ses produits et résultats. Les intelligences sont donc plus essentielles et plus durables que les savoirs.

La forme : quel modèle organisationnel ?

Le champ universitaire à venir est un vaste organisme vivant, protéiforme, complexe, où la création, donc l'imprévisibilité et la spontanéité, jouent un grand rôle. Or, l'histoire a voulu que l'Université ait puisé ses modèles organisationnels dans ce qui l'entoure, c'est-à-dire, jusqu'à aujourd'hui, dans les

modèles de la modernité issue, tout entière, de la méthode cartésienne. Comme l'industrie dont elle a mimé les usages, l'Université s'est donc organisée sur la centralisation de ses décisions, sur la massification de ses offres, sur la planification des parcours et des filières, sur la hiérarchisation des pouvoirs et des instances, sur la matérialisation de ses outils et processus, sur la bureaucratisation de ses modes de gestion.

Du point de vue organisationnel, du point de vue de l'efficacité et de l'optimalité, les entreprises privées, surtout les PME, sont très largement en avance sur nos universités. Elles ont compris, depuis une bonne décennie déjà, que les organisations mécaniques prônées par la modernité, ne leur étaient pas du tout adéquates. C'est une évidence : une organisation mécanique ne peut pas convenir à un organisme organique. La vie n'est jamais réductible à un mécanisme de machine.

Or, je l'ai rappelé, quoi de plus organique, quoi de plus créatif, protéiforme, improvisant, complexe, que l'intelligence et, a fortiori, cette maison de l'intelligence qu'est l'Université. Il faudra donc bien nous résoudre à démechaniser l'Université. Et à abandonner les modèles organisationnels de la modernité pour adopter - et inventer, souvent - les nouveaux modèles de l'après-modernité.

Afin de n'être pas trop long, malgré que le sujet le mériterait, je me bornerai, ici, à donner quatre exemples.

Les modèles mécaniques prônent la hiérarchie pyramidale ; la complexité organique exige un fonctionnement en réseau c'est-à-dire un fonctionnement global fondé sur un ensemble de petites entités autonomes fédérées par un profond projet commun ;

Les modèles industriels forgés dans la logique des effets de taille et d'échelle tendent naturellement au gigantisme qui a coûté si cher aux dinosaures ; l'heure est bien plus à des universités formées de mosaïques de petites communautés électives, centrées chacune sur un projet scientifique transdisciplinaire, tant en enseignement qu'en recherche ;

L'habitude séculaire du cours magistral, matérialisé par l'amphithéâtre, la présence physique du professeur, les livres et carnets de note, etc. est aujourd'hui confrontée à la percée irréprouvable des technologies numériques avec, pour corollaires, le travail à domicile, les horaires décalés et personnalisés, les communications immédiates et faciles, le non engorgement des rues et des parkings par les voitures des étudiants, etc. Je ne prône nullement le « tout-informatique », mais le « presque-rien-de-numérique » actuel est très largement insuffisant et fort dispendieux pour tous ;

Enfin, dernier petit exemple, l'obsession planificatrice qui s'obstine à tout vouloir régenter : nous sommes malades du temps. Notre rapport au temps est devenu pathologique. Quelqu'un qui travaille trop, quelqu'un qui est en retard, quelqu'un qui se trompe, quelqu'un qui court toujours, est quelqu'un qui travaille mal, qui gère mal son temps, quelqu'un qui ne fait pas la distinction entre l'essentiel et l'accessoire, entre l'important et l'urgent. Notre culture veut tout planifier là où la complexité réelle du monde réel rend tout imprévisible, donc implanifiable. Un cursus universitaire ne doit plus être une affaire ni d'années, ni de diplômes, ni de filières, ni de programmes. Il faut libérer l'Université, donc l'intelligence, de la contingence de ce temps que nul ne peut plus maîtriser, tant la lenteur humaine est devenue dérisoire, face à la vitesse des informations et des connaissances dans cette noosphère que nous appelons Internet.

Bref, restons-en là pour ce sujet passionnant.

Conclusion

L'Université fait partie intégrante du phénomène humain et, comme lui, elle est confrontée à une bifurcation paradigmatique profonde et immense.

Ce que l'on appelle la société de la connaissance et l'économie de l'immatériel ne sont que deux manifestations d'une bifurcation encore plus fondamentale : le passage des cultures des savoirs aux cultures des intelligences.

Si les universités, pendant toute la modernité, ont été des temples du savoir, au-delà de cette modernité moribonde, les universités devront devenir des communautés d'intelligences, des communautés où se cultivent toutes les formes de reliances entre les idées, les mots, les concepts, les modèles, les théories, les questionnements, les problématiques, etc., des communautés où pourront se reconstruire le génie et l'émerveillement face au réel.



Facilitation graphique de la conférence de Marc Halévy

« L’université d’été : une rencontre ouverte sur un champ des possibles »

Najoua Mohib est maître de conférences à la faculté des sciences de l’éducation de l’université de Strasbourg.

Que vous reste-t-il de l’université d’été ?

Il me reste le sentiment d’une communauté à laquelle j’appartiens et ça me fait beaucoup de bien de me le rappeler. Je me dis qu’il existe, à Strasbourg plus spécifiquement, des personnes engagées dans l’innovation, qui croient au changement et qui ont envie d’améliorer ce qui est en place. J’ai été particulièrement marquée par la conférence de Marc Halévy : « Qu’est-ce qui nous arrive ? Prospective socioéconomique ». Je n’ai pas encore eu le temps de regarder ses ouvrages ou de relire mes notes, mais j’ai eu l’impression d’avoir une explication rationnelle de ce que je vivais et ressentais sans réussir à l’exprimer avec mes mots.

Qu’est-ce qui vous a motivé à assister à cette conférence ?

La première partie du titre a éveillé ma curiosité. Je me suis dit que si quelqu’un pouvait nous expliquer ce qui nous arrive, ça pouvait me faire du bien et je tenais à venir l’écouter. Ce qu’il m’en reste encore aujourd’hui, c’est la métaphore de la courbe verte et rouge³. Il y avait quelque chose de rassurant dans ses propos. Il a commencé par dire que la situation socioéconomique actuelle était critique, et ça on le sait bien, mais à la différence d’autres discours, plus il avançait dans son explication, et plus l’issue se dessinait : selon lui, nous avons le choix et le pouvoir d’agir pour arriver à un dénouement favorable. C’est une conférence qui apportait à la fois de la rationalité et de la lucidité. J’ai retenu que c’était difficile et compliqué. Je me souviens aussi de moments d’humour où il nous a dit qu’il n’aimerait pas être à notre place d’enseignant à l’université, tout en soulignant que la période actuelle est un moment extraordinaire. Ce que nous vivons n’arrive pas pour la première fois, cela se produit deux fois par millénaire environ. C’est normal que ce soit très complexe et difficile. Tous ceux qui auront envie de changer ou faire évoluer les choses vont se heurter à ceux qui s’opposent au changement. Ensuite, en participant à des groupes de parole sur la gestion du changement avec des collègues de l’Idip, nous avons réfléchi à la façon de sortir de cette vision un peu manichéenne. Donc dans un premier temps, je suis sortie de la conférence avec une grille de lecture qui m’a aidée à vivre mon quotidien professionnel, parce que je trouve que les conditions ne sont pas simples à l’université. Ensuite, j’ai pris de la distance par rapport au contenu. Les résistances au changement existent, mais il ne faut pas voir uniquement des conservateurs et des innovateurs qui s’affrontent systématiquement. Nous ne sommes jamais totalement conservateurs ou totalement innovateurs.

Comment avez-vous fait le lien entre cette conférence et la thématique du décroisement ?

J’ai fait l’expérience du décroisement dès le premier jour de l’université d’été. Quand nous sommes arrivés, nous avons d’abord eu un moment d’accueil assez classique, mais dès l’ouverture, qui n’était pas une conférence inaugurale, nous avons été amenés à sortir de nos pratiques habituelles. Généralement, nous recevons un badge, mais cette fois, c’était à nous de le fabriquer. Toute cette université d’été était très cohérente avec le thème du décroisement : le programme,

³ Selon Marc Halévy nous nous trouvons à la croisée de deux courbes qui représentent deux volontés qui s’opposent : « les institutions au pouvoir qui souhaitent conserver le modèle actuel se trouvent sur une courbe descendante rouge alors que les acteurs du changement, centré sur l’humain, sont sur une courbe ascendante verte ».

les activités, les ateliers proposés du début à la fin. Il n'était pas question de parler du décroisement mais de le vivre, le ressentir, mettre des mots sur ce que l'on peut vivre en tant qu'enseignant et en tant qu'innovateur. Je l'ai vraiment senti. Je ne me l'étais pas dit jusqu'à aujourd'hui mais maintenant que vous me posez la question, c'est évident. La conférence de Marc Halévy ne traitait pas directement de décroisement, mais le fait d'inviter un prospectiviste, un des acteurs du décroisement! Je n'en avais jamais vu dans des colloques ou autres manifestations universitaires.

La conférence de Roselyne Fayard, orientée psychologie positive, m'a intriguée parce qu'encore une fois, je n'ai pas l'habitude de voir ce genre de conférences à des colloques. Elle m'a moins bouleversée que celle de Marc Halévy parce que je m'intéresse à la psychologie positive depuis un certain nombre d'années mais je l'ai beaucoup appréciée. En fait, tout était très cohérent. Nous avançons progressivement, comme expliqué dans le carnet de voyage.

La notion de décroisement vous était familière ?

Je n'employais pas le terme, mais depuis l'université d'été, j'y suis beaucoup plus sensible. Je me rends compte que certains de mes interlocuteurs l'utilisent. Je suis dans une logique partenariale par rapport au diplôme que je dirige et pour lequel, depuis deux ans et demi, je rencontre des personnes extérieures à l'université. Le décroisement renvoie à une réalité que je vivais et que je continue à vivre.

En fait, en vous parlant, je réalise que cette université d'été a été l'occasion d'une mise en mots d'un vécu. Verbaliser m'a permis de donner du sens, de rationaliser et m'a fait du bien. Parfois, dans les communautés de pratiques, nous tombons vite dans la plainte et la complaisance. Nous en avons aussi besoin, mais cette fois, c'était différent. Il s'agissait d'une rencontre ouverte sur un champ des possibles et c'est ce qui donne de la force. Tout ce qui était proposé, la nature même des ateliers, a permis cette ouverture. Je me souviens d'avoir eu le sentiment que l'Idip prenait soin de nous. Je travaille à l'université depuis douze ans, et quand j'ai vu ce programme, j'étais ravie, mais je me suis imaginée le genre de critiques que d'autres allaient pouvoir faire. Toutefois, tout était mis en place pour nous mettre dans les meilleures conditions. J'ai été très touchée de l'attention que l'on nous portait.

Y-a-t-il eu un autre moment fort pour vous ?

Oui, la conférence finale « De l'autre côté du miroir : par-delà les frontières » associée à un concert. J'ai senti quelque chose de physique. Je crois qu'en France, nous ne sommes pas habitués à ce mélange des genres : une conférence ponctuée d'intermèdes musicaux ! J'étais intriguée, déboussolée. La confiance que j'accorde à la conférencière, Nicole Rege Colet, a fait que je me suis laissée entraîner, mais c'était troublant.

Avez-vous été mal à l'aise à certains moments ?

Cette conférence-concert m'a beaucoup surprise. Je ne m'attendais absolument pas à ce qu'il y ait une dimension si personnelle dans une conférence. Je n'arrivais pas à voir où nous allions et le fait qu'il y ait des temps musicaux, m'a poussée à lâcher prise et à arrêter de chercher un sens. Ensuite, j'ai pris conscience qu'il y avait des liens directs entre la conférence et la musique. C'était l'intervention la plus déroutante dans son organisation. J'avais imaginé quelque chose de plus académique sur l'innovation ou la créativité. C'était totalement dans la thématique du décroisement. Je sortais de mon schéma habituel.

Vous avez-vous-même animé un atelier. Comment l'avez-vous vécu ?

J'ai accepté l'animation de cet atelier parce que c'était un défi. C'était un peu compliqué parce que je ne suis pas une spécialiste de l'évaluation. J'ai vraiment eu du mal avec l'intitulé « L'évaluation : un parcours de rencontres » mais je voulais répondre à la commande qui m'était faite. Il y avait deux niveaux dans le groupe, les débutants et les experts. Certaines personnes étaient déjà

venues à l'Idip et avaient des notions, alors que d'autres n'en avaient absolument pas. Pendant l'atelier, je sentais qu'il fallait que je tienne compte de ce décalage. Par ailleurs ce n'était pas comme un public d'étudiants, ce sont des collègues. J'avais des appréhensions par rapport à mon public parce que j'ai déjà assisté à des ateliers de l'Idip et j'ai déjà vu des gens très réactifs. J'ai donc organisé mon atelier en fonction de ces personnes-là. Animer un atelier n'est pas ce que je préfère mais je ne regrette pas du tout l'expérience. J'ai joué le jeu avec plaisir. J'ai appris des choses sur moi et sur mes collègues. Les universitaires ne sont pas un public facile. Je me permets de le dire parce que j'en suis une.

Avez-vous utilisé des outils pratiques vus à l'université d'été ?

Concernant les conférences, celles de Denis Berthiaume et Nicole Rege Colet, centrées sur des expériences personnelles, m'ont aidé en me permettant de me projeter. La conférence de Marc Halévy m'a donné une grille de lecture de notre époque. C'est un outil que je vais pouvoir réutiliser. L'intervention de Roselyne Fayard a davantage attiré mon attention sur le surmenage et les conséquences de la suractivité.

Quant à ce que j'utilise dans mon travail, je le dois vraiment à l'Idip. Je pioche des outils vus dans les ateliers sans nécessairement les utiliser aussitôt. Cette année par exemple, j'ai repris des grilles, des outils que l'Idip nous avait transmis l'année dernière et je me les suis réappropriés. J'ai besoin d'un temps de maturation. C'est peut-être une idée à transmettre aux collègues qui viennent aux ateliers. Il ne faut pas obligatoirement chercher une application immédiate. Ce sont en général des outils assez élaborés et sophistiqués qui se maîtrisent progressivement.

Est-ce que l'université d'été a provoqué des envies, des collaborations ?

J'ai discuté avec Denis Berthiaume pendant l'événement et je l'ai recontacté récemment pour voir si nous pouvions commencer à mettre en œuvre la collaboration que nous avons évoquée. Voilà une première perspective de partenariat, de collaboration et d'ouverture pour le diplôme que je dirige. Pour moi, c'est très important.

J'ai aussi fait une autre rencontre professionnelle. Une des participantes de l'atelier que j'ai animé m'a contactée pour expertiser la conception d'un des dispositifs pédagogiques de l'Institut Villebon-Georges Charpak où elle travaille. L'expertise a été mise en place et réalisée par trois de nos étudiants et cela n'aurait pas été possible sans l'université d'été. Je crois beaucoup à la mise en situation professionnelle des étudiants. Ce n'est pas toujours évident de trouver des dispositifs qui permettent cette mise en situation. Là, tout s'est fait très facilement et la concrétisation a été très rapide. Ensuite, parmi les ouvertures possibles, certaines choses sont en train de se mettre en place, mais je ne sais pas si c'est dû à l'université d'été ou à l'Idip.

Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

Ce que j'attends maintenant de l'Idip, c'est de voir ce que nous allons faire ensemble, comment on écrit la suite de l'histoire. J'ai besoin que ça ne s'arrête pas là.

Voyage vers un qi gong soi

Yaël Picard est professeur de Qi Gong.

Bruissements feuillus et soleil clément adoucissent les mouvements de ces courageux enseignants qi, de bon matin, s'essayent à cette pratique, ma foi, fort exotique. Il est plaisant de rencontrer ces âmes qui, dans leur élan, cherchent pour certaines, semble-t-il, la découverte, et pour la majorité, un bien-être, quelque chose de l'ordre de l'intime. Consciencieux, leurs gestes reflètent sérieux et concentration, la volonté de faire au mieux. Mais la pensée parfois peut être envahissante et incessante, laissant peu de place au corps, à la respiration, au calme et au silence, espace bienfaisant et revigorant. Les mouvements se dessinent, raideurs et respirations cherchent à se libérer d'un stress envahissant. L'heure passe... Les visages se détendent, le regard s'apaise. Des sourires se dessinent. Ce voyage prend fin dans la douceur de l'être retrouvé, dans la douceur de soi.



Mosaïque de LOL Project

« J'ai pris conscience de mon besoin de parler de pédagogie »

Pascal Darbon est maître de conférences à la faculté des sciences de la vie de l'université de Strasbourg.

Pourquoi avez-vous eu envie de vous rendre à l'université d'été ?

J'y suis allé parce que c'est très complémentaire des différentes formations que je suis à l'Idip depuis deux ans. Et j'y suis allé de façon très ouverte. J'ai vécu ça comme un bon moment de convivialité et de rencontres : rencontres avec des collègues qui sont intéressés par la pédagogie, mais aussi rencontres avec des orateurs que j'ai trouvé très intéressants.

Quelque chose vous a marqué durant ces trois jours ?

Vu que c'était l'Idip, j'ai osé tenter des expériences : les ateliers « bien-être » par exemple.

Et là où je me suis vraiment éclaté, c'est dans la dernière demi-journée. J'étais dans l'atelier où nous imaginions que l'université avait reçu le prix Nobel de la pédagogie et nous devions dire pourquoi. J'ai trouvé qu'il y avait une bonne dynamique dans notre groupe. J'étais avec des gens de disciplines vraiment différentes que je n'aurais jamais rencontrés par ailleurs. Nous n'avions pas trop d'idées au départ, puis, à force de discussion, nous sommes arrivés à un résultat satisfaisant pour deux heures de travail. La conférence de Marc Halévy m'a également marqué. C'était, à mon avis, la conférence la plus éloignée du thème de l'université d'été.

Pourquoi dites-vous ça ?

Parce qu'il n'a pas parlé de pédagogie.

Mais le thème, c'était le décroisement !

Dans ce sens, oui, la conférence montrait qu'un changement de paradigme s'impose. Mais c'est le conférencier qui me semblait le plus éloigné de la pédagogie. Il a une manière très agréable d'annoncer les mauvaises nouvelles. Certaines choses sont en train de changer dans la société. Je le ressens notamment dans ma façon de travailler. Nous sommes, en effet, dans un renouvellement de notre unité de recherche et il y a eu une grosse discussion pour savoir quelle organisation adopter : un système pyramidal avec un chef, des sous-chefs et plusieurs personnes qui travaillent pour eux, ou alors, pas de chefs du tout mais de nombreuses personnes qui ont leurs propres thématiques et qui travaillent ensemble. En résumé, faut-il un système en réseau ou un système pyramidal ? Finalement, le CNRS préfère le système pyramidal donc nous n'avons pas le choix. Malgré tout, c'est une réflexion que j'ai trouvé très intéressante.

Ce débat a eu lieu après l'université d'été ?

Ce n'est pas venu de moi, ce sont des collègues qui songent à travailler en réseau, au même niveau, avec des interactions fortes. C'est un mode de fonctionnement qui pourrait s'adapter à la recherche. C'est pourquoi j'ai repensé à la conférence et à la conclusion de Marc Halévy qui nous souhaite bonne chance en lançant : « *vous allez devoir changer le système mais vous êtes commandés par des gens qui veulent maintenir l'ancien système* ».

Comment perceviez-vous ce thème du décroisement avant l'université d'été ?

Je voyais surtout une transposition de techniques ou de méthodes venant d'autres disciplines à mon enseignement. Dans les réunions de l'Idip, en entendant des collègues de Lettres, par exemple, parler de leurs méthodes de travail, je me disais que je pourrais essayer de les appliquer à mes cours. J'avais tout de même un a priori négatif sur le résultat.

Avec l'expérience du quatuor Annesci, je me suis aperçu qu'il y avait des façons de travailler identiques à tous et que nous pouvions fonctionner de la même manière. Je n'en avais pas forcément conscience avant, c'était intuitif. Le quatuor a brillamment construit sa démonstration en faisant participer le public. Nous avons un retour visuel et sonore immédiat et pas uniquement intellectuel. Les musiciens ont réussi à montrer qu'il est possible de transposer un type de fonctionnement à d'autres contextes. Une équipe c'est finalement toujours une équipe, quel que soit le cadre.

Vous travaillez avec d'autres disciplines ?

Je travaille en neurosciences. Je peux donc travailler avec des physiciens, des mathématiciens pour des questions d'améliorations techniques ou avec des psychiatres ou des psychologues puisque je travaille sur le traitement de la douleur. L'objectif final de cette recherche biomédicale étant le transfert en clinique, dans cette optique, nous pouvons aussi interagir avec des médecins, l'industrie pharmaceutique et les organismes de transfert de technologie.

Avez-vous abattu des cloisons ?

Non. L'université d'été a élargi mon cercle de collègues avec les mêmes centres d'intérêt, mais dans mes enseignants proprement dit ça n'a rien changé. J'avais déjà mis en application des choses avant l'événement.

Est-ce qu'il y a des choses qui vous ont un peu dérangé ?

A priori non. Enfin, si peut être... dans l'atelier « Le premier contact » qui était un peu plus orienté « développement personnel », je me suis franchement demandé si j'étais à ma place. Ce qui m'a dérangé, c'est faire un travail sur soi avec des gens que je n'avais pas choisis, parce qu'il est question d'aspects très personnels que je dissocie complètement de la dimension professionnelle.

Vous sentiez-vous seul avant l'université d'été ?

Avant de découvrir l'Idip, oui. A l'Idip j'ai rencontré quelques personnes dont certaines avec des responsabilités au sein de l'université, ce qui signifie peut-être que ces questions de pédagogie intéressent des membres de l'équipe de direction. Pour moi cela veut dire qu'il y a quelque chose qui progresse dans l'idée que l'université se fait du métier d'enseignant-chercheur. Peut-être que d'ici dix ans, pour être optimiste, notre progression de carrière se fera sur notre métier d'enseignant.

Avez-vous l'impression d'appartenir à une communauté ?

Oui. J'ai vraiment cette impression-là. Dans le bâtiment où je travaille, je ne parle que rarement de pédagogie avec mes collègues, mais plutôt de recherche ou de questions d'administration. Nous n'avons pas de lieu dans l'université ou dans la faculté où nous pourrions discuter de pédagogie ou de sujets semblables. Ce lieu c'est les *Stammtisch* de l'Idip et j'y vais autant que possible !

Avez-vous réutilisés des outils ?

Oui, nous utilisons les boîtiers de vote électronique en cours, mais de manière détournée, pour la notation des oraux. Les examinateurs les utilisent pour une histoire de gain de temps et de discussion. Je me sers aussi de la grille d'évaluation critériée et dans mes cours, j'essaie de sortir du mode transmissif, d'être plus interactif, de changer de type d'activité pour que ce soit moins monotone.

L'université d'été vous a-t-elle donné envie de relever des défis ?

Non, parce que je suis dans une logique de continuité. C'était plutôt une « piqûre de rappel ». En revanche, j'ai pris conscience de mon besoin de parler de pédagogie.



Atelier « Quelles actions pour l'université ? »

Il était une fois à l'université d'été, un voyage initiatique dans le monde de la pédagogie et du décroissement

Pascale Rigaud est directrice aux études à l'institut LaSalle Beauvais.

Sous des vents favorables, le navire a largué les amarres le 1er juillet, équipage au complet et passagers enthousiastes à l'idée de partir à la découverte de soi, des autres et de richesses insoupçonnées... Oui, des objectifs ambitieux mais avec la liberté laissée à chacun de cheminer à son rythme, au fil de l'eau, un vrai cadeau !

Dès le départ, le ton est donné : couleurs, crayons et bonne humeur pour se présenter de manière originale, un appel à notre créativité. Place aux émotions, au lâcher prise et à la fluidité, pas si facile dans un monde orienté « méthodes, rationalité et contrôle de soi ». Alors sans se départir de ce qui fonde nos existences professionnelles, une porte s'est entr'ouverte pour explorer un nouveau monde, celui du décroissement, en compagnie de guides chevronnés et bienveillants.

Pour vivre pleinement ces trois journées, nous sommes d'abord invités à nous défaire de nos croyances, représentations, habitudes et blocages relationnels ; d'un tour de magie, Dan Leclair nous débarrasse de nos entraves pour naviguer plus léger. Nous voici prêts à accueillir de nouvelles idées et perspectives. Les chaînes sont arrachées, vive la liberté !

Mais les doutes ne sont jamais bien loin : comment « aller à la rencontre de l'inconnu disciplinaire ? ». J'hésite... mais avec certains passagers plus hardis, nous décidons de suivre Vincent Peiffert pour nous enrichir de nos différences et comprendre cet « autre », mon voisin de table ou d'atelier. Une petite déambulation socratique pour partager nos vies, nos sensibilités, craintes ou espoirs, et un double regard dans le miroir pour passer au-delà des apparences et le tour est joué : ici, le changement individuel n'est pas perdu de vue mais selon la célèbre formule de Freud, il vient « *de surcroît* » par rapport au changement relationnel visé. Pari réussi pour l'équipage, nous pouvons désormais entrer dans le vif du sujet.

Et c'est le 2 juillet, après une petite séance de Qi Gong pour démarrer la journée en douceur, qu'il est temps de « questionner ses pratiques pédagogiques » : pratique réflexive collective et interactive, mélange des genres, idées « révolutionnaires », ici tout est possible. De table en table, nous déambulons pour confronter, ajuster, permuter, recevoir sans influence et sans réticence. Oui, la magie opère, nous sortons remplis d'énergie et en confiance. Mais nous ne sommes qu'à mi-parcours, l'exploration n'est pas terminée et c'est au rythme d'une certaine « *frugalité joyeuse* », proposée par Marc Halévy, que nous poursuivrons nos découvertes intérieures et échangeons avec nos compagnons de voyage. L'expérience continue pendant les déjeuners en pleine conscience, véritables temps de respiration pour être à soi et apprécier les mets choisis et servis avec une infinie délicatesse.

3 juillet, dernière étape, nous sommes tous fébriles car nous l'abordons, enrichis de nos partages et remises en question, sans doutes excessifs mais sans certitudes. De la « classe renversée » de Jean-Charles Cailliez, dont nous sommes sortis « décoiffés », un cours de « smurtz » sous le bras, à la conférence de Roselyne Fayard qui a sondé nos émotions et nos préférences, nous pensions avoir traversé les dernières épreuves et grandi en sagesse. Que nenni ! Nous n'étions qu'à la moitié du chemin lorsque Nicole Rege Colet, en grande sagesse et pleine musicalité, nous a offert une nouvelle et ultime rencontre avec nous-même, celle qui ouvre tous les possibles. Pour boucler ces trois

journées, elle nous a livré, au fil de son témoignage, un secret inestimable, celui de notre « verticalité » à travailler sans relâche, jour après jour, pour œuvrer à la construction d'un nouveau monde, qui intègre aussi celui de l'enseignement. Vous vous interrogez peut-être sur cette « verticalité » ? Qu'est-ce que c'est ? Est-ce que ça existe ? Désolée, mais c'est LE secret de ce voyage, et un secret ne s'écrit pas, il se vit car il relève ici du parcours initiatique. Seule petite piste pour en saisir quelques bribes, regardez intensément et sans idées préconçues les représentations graphiques réalisées par Laure Villemaine et vous comprendrez peut-être... Elles vous conduiront, telle *Alice au pays des merveilles*, dans les profondeurs de votre inconscient, à la surface des consciences et productions collectives et surtout de l'autre côté du miroir, seul moyen d'offrir plus et mieux aux jeunes générations.

En quelques mots et pour conclure, sachez futurs voyageurs, qu'entre larmes et fous rires, réflexions sérieuses et productions pédagogiques étonnantes, l'université d'été et son bel équipage nous ont permis de vivre en intensité une expérience humaine et professionnelle rare dans nos univers, voire dans une vie. Qu'ils en soient remerciés.

« Commencer par se connaître en tant qu'enseignant et pédagogue, c'est le premier pas pour changer ses pratiques »

Basile Sauvage est maître de conférences à l'UFR de mathématique et informatique de l'université de Strasbourg.

Pourquoi avez-vous participé à l'université d'été ?

J'en avais envie parce que l'université d'été abordait des sujets sur lesquels j'ai envie de travailler. Je me rends compte que j'ai besoin de brasser des idées, de tester des outils. Ça me donne de l'énergie. Je ne sais pas si c'est lié au fait qu'on se pose des questions, qu'on réfléchisse à la pédagogie, ou si c'est lié au cadre dans lequel on se retrouve, aux autres participants, mais les questions purement pédagogiques génèrent de l'envie et de la bonne humeur. Je crois que c'est surtout le fait de parler de choses qui nous sont communes et assez personnelles.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué pendant l'université d'été ?

Ce qui m'a le plus marqué, c'est d'abord une ambiance détendue, très bienveillante. Être disponible pendant trois jours dans un même lieu, avoir l'esprit libre, ne pas aller regarder ses mails entre midi et deux... J'ai pu travailler, réfléchir, découvrir sans arrières pensées et en même temps, j'étais un peu dérangé. Pendant les ateliers ou les conférences, j'ai été pris un certain nombre de fois un peu à contre-pied. C'est aussi ce que je cherchais, et l'alchimie des deux était vraiment bien : le fait d'accepter d'être dérangé ou surpris afin d'avancer, le tout dans un contexte rassurant. Pour moi, ce fut une parenthèse constituée de nombreuses expériences. Certaines m'ont marqué, d'autres, pas du tout.

Pouvez-vous approfondir ce qui vous a dérangé ?

Au cours de certains ateliers, nous avons analysé nos pratiques, nos propres comportements de façon assez introspective. Ce n'est pas nécessairement intrusif dans le sens où il n'y avait pas d'obligation, mais en me laissant prendre au jeu, j'ai eu l'impression de me dévoiler. J'ai aussi trouvé que les conférenciers, chacun à sa manière, avaient « secoué des idées » qui m'ont confronté à moi-même. Ça m'a fait sortir de ma zone de confort, comme vous aimez le dire à l'Idip. Certains concepts étaient nouveaux pour moi, et je continue à les porter, à les laisser sédimenter, en attendant de savoir si je vais en faire quelque chose ou pas. Quand je suis surpris, j'ai besoin de temps avant de me prononcer. Je laisse certaines choses patiemment mûrir pour voir ce qui va germer.

Des ateliers comme celui de Vincent Peiffert « A la rencontre de l'inconnu disciplinaire », ont été de vraies découvertes. C'est vraiment une expérience incroyable cette histoire ! Il y avait cette idée très claire d'écoute bienveillante tout en marchant, qui est bénéfique aux deux personnes, celle qui écoute et celle qui parle. Celui qui questionne doit suivre deux règles : suspendre son jugement et parler le moins possible. La règle de parler le moins possible est indispensable pour favoriser une bonne écoute. En n'intervenant pas, l'autre peut développer sa pensée sans interruption. On est là plutôt pour le relancer. Il suffit de suivre ces règles et ça marche. C'est assez incroyable. C'était tellement concluant que j'ai décidé de tenter l'expérience à la rentrée avec un étudiant en thèse que je coencadre. Il est à Grenoble. J'ai passé une semaine là-bas et le premier jour, je lui ai proposé d'aller nous promener et de discuter. Je ne lui ai rien dit d'autre. Je lui ai juste posé des questions pour écouter, découvrir, comprendre ce qui le motivait. Nous avons abordé des aspects personnels et professionnels puisque nous allons travailler ensemble pendant trois ans. Selon moi c'est un très bon outil pour une première prise de contact. Cet atelier a confirmé une de mes intuitions concernant les rapports humains dans un contexte professionnel. Nous n'entretiens pas

toujours des rapports clairs et explicites avec nos collègues, notamment dans les rapports de hiérarchie, d'influence. La marche empathique est un moyen de commencer par comprendre qui on a en face de soi pour avoir plus de tact dans les rapports professionnels. J'observe qu'il y a beaucoup de conflits qui sont liés à des procès d'intention alors qu'à l'origine il peut juste s'agir d'une maladresse, d'un oubli ou d'une façon différente de travailler. C'est assez nocif et à mon avis cet outil aide à se prémunir contre l'incompréhension.

Utilisez-vous d'autres choses vues à l'université d'été ?

Je n'en ai pas tellement tiré d'outils pour mettre en œuvre des séquences pédagogiques, mais plutôt une prise de conscience de ma façon d'être dans ma pratique professionnelle : mes forces et faiblesses par exemple. J'ai aussi pu découvrir mes partis pris. Certaines façons de travailler me vont bien mais ce ne sont pas forcément les mêmes pour tout le monde. Il n'y a pas de raison que ça convienne à tous les étudiants et il est important de savoir comment je fonctionne pour pouvoir m'adapter. Commencer par se connaître en tant qu'enseignant et pédagogue, c'est le premier pas pour changer ses pratiques, les faire évoluer. Elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, elles nous conviennent, c'est tout. C'est intéressant à savoir. C'est quelque chose que j'ai souvent entendu, notamment à l'Idip.

Pendant l'atelier de Norbert Cléry « Nommer la relation pédagogique », j'ai trouvé intéressant d'explicitier les attentes des enseignants dans leurs relations avec les étudiants d'une part, et les relations des étudiants entre eux d'autre part. C'était intéressant à plusieurs titres. Je me suis rendu compte qu'en tant qu'enseignant, nous avons un idéal de relation avec les étudiants basée sur la confiance et l'esprit de collaboration. Nous avons aussi explicité le rôle de l'enseignant. Entre enseignants, on en discute souvent entre deux portes ou à la pause-café mais le mettre sur papier permet de clarifier sa posture. J'ai trouvé très enrichissant d'avoir les outils et les mots pour commencer un cours en expliquant à mon groupe où nous allons, comment j'avais l'intention de travailler, pourquoi j'allais me comporter de telle manière et ce que j'attendais de leur part pour atteindre les objectifs d'apprentissage. L'essentiel c'est de savoir comment s'organiser pour parvenir à notre objectif commun. Une fois que nous avons posé ce cadre de départ, il devient beaucoup plus facile de gérer des situations problématiques : des étudiants qui ne font pas les exercices demandés, l'absentéisme, le manque d'attention en cours, éventuellement du plagiat. Tous ces comportements sont souvent perçus par les enseignants comme perturbateurs pour l'apprentissage. Après avoir expliqué les attentes et les intentions, c'est plus facile de s'y référer et de tuer dans l'œuf les conflits potentiels.

Etiez-vous familier de la thématique du décroisement ?

Je l'ai vu, au départ, comme un mot fourre-tout. C'est comme annoncer que l'on va faire de la cuisine du monde : « c'est facile, je vais faire la même chose qu'hier, mais je vais mettre un peu de curry à la place du poivre et hop-là, ça y est, je fais de la cuisine du monde ! ». A posteriori, j'ai trouvé que c'était un mot qui pouvait assez bien représenter l'état d'esprit dont on parlait tout à l'heure mais le thème aurait pu tout aussi bien être la prise de conscience, l'ouverture d'esprit, la curiosité.

Avez-vous eu le sentiment d'appartenir à une communauté ?

J'avais déjà fait cette découverte à l'Idip. J'ai eu l'occasion d'y rencontrer des enseignants d'autres disciplines et de réaliser que nous avons les mêmes problèmes, que nous nous posons les mêmes questions, même si nos chemins sont différents. L'université d'été a confirmé ce sentiment mais ne m'a pas permis de créer de nouvelles collaborations. J'ai plutôt approfondi des relations professionnelles déjà existantes. J'ai revu des gens que je côtoyais déjà pour des questions pédagogiques. Ça a été une occasion comme d'autres, d'entretenir ce réseau-là.

Ça vous a donné envie de relever des défis ?

Oui, il y a deux choses qui m'ont vraiment inspirées. Tout d'abord, ces trois jours ont été une bouffée d'oxygène. C'est fortifiant, ça donne confiance, ça donne envie, peu importe ce qu'on en retire. C'est déjà bien pour monter des projets !

Ensuite, j'ai été marqué par l'atelier « L'enseignant universitaire et son projet pédagogique » de Vincent Peiffert. C'était un atelier introspectif sur l'enseignant que j'étais, que je suis et que j'ai envie d'être, hier, aujourd'hui et demain. Si je compare hier et aujourd'hui, j'ai fait du chemin. C'est rassurant cette progression. Nous nous imaginions avoir réalisé un projet motivant au cours des cinq prochaines années, puis nous construisions le chemin pour y arriver. J'ai trouvé très intéressant de court-circuiter complètement la question du « comment » en commençant juste par le « quoi ». Nous nous projetions dans ce projet sans nous poser le problème du délai. Tout était permis ! J'ai donc cherché un ou deux trucs fous, que j'aimerais expérimenter un jour. Je les ai mis sur papier. Je me suis demandé ce que je pourrais faire et par quoi commencer. Finalement, c'était l'occasion d'imaginer un projet pédagogique personnel à moyen terme. Je l'ai pris comme un rêve inavoué. En commençant à l'écrire en trois mots j'ai réalisé que c'était peut-être faisable. Cela m'a donné envie de me mettre en marche, d'imaginer un carnet de route. Après, il reste à se lancer, à construire les premières étapes... Il n'y a pas d'urgence sinon de prendre son projet au sérieux. Cet exercice m'a permis de me rendre compte que mon projet actuel était d'étoffer ma boîte à outils comme vous dites à l'Idip. J'ai beaucoup changé d'état d'esprit au cours des cinq dernières années. Je suis passé de la question de savoir comment mieux faire, à comment faire autrement, et quel en est l'impact sur l'apprentissage ? Pour que l'apprentissage se passe bien, il n'y a pas d'autre façon que d'expérimenter. Ensuite, je vois ce que ça donne, je débrieife et je réutilise cet outil ici où là. Je ne vais pas, du jour au lendemain, changer complètement ma façon d'enseigner dans tous les cours ! Il y a des outils différents pour différentes situations pédagogiques.



Atelier « A la rencontre de l'inconnu disciplinaire »

« Nous ne sommes pas indispensables pour transmettre la connaissance aux étudiants, mais ce qui peut les inspirer, ce sont les valeurs que nous incarnons »

Edouard Laroche est professeur des universités à l'UFR de physique et ingénierie de l'université de Strasbourg.

Racontez-nous votre université d'été ?

Ce qui me vient à l'esprit en premier, ce sont les rencontres avec des collègues, que je connais mieux maintenant, et que j'ai plaisir à retrouver. Dans cette ambiance, il y avait beaucoup d'empathie. Je ne sais pas si c'était le contexte qui permettait ça : l'été, le beau temps, mais c'était propice à des rencontres, que ce soit dans les ateliers ou au moment des pauses... Tout ça était vraiment un continuum. Ces rencontres sont devenues un réseau que je n'ai pas encore mobilisé, mais si un jour j'ai besoin de contacts dans d'autres UFR, je pourrai les solliciter.

Il y avait aussi les intervenants. Je connaissais déjà les membres de l'Idip. J'ai eu l'occasion de faire plus ample connaissance avec Norbert Cléry et discuter avec Jean-Charles Cailliez. Il a un parcours intéressant. Il est enseignant-chercheur et s'est investi fortement dans la pédagogie universitaire. C'est quelqu'un qui m'a inspiré. Je ne vais pas reproduire exactement ce qu'il a accompli, mais il m'a permis de réaliser qu'il est possible de faire de la recherche et en même temps, être décomplexé dans sa pratique de l'enseignement. Dans la recherche, nous avons une très grande liberté. Dès que nous avons des idées, nous pouvons les mettre en œuvre. En enseignement, en revanche, nous sommes beaucoup moins dans l'expérimentation alors qu'au contraire, nous devrions pouvoir développer notre pédagogie, nos techniques, nos façons de voir les choses. C'est aussi important d'accompagner les étudiants et ne pas en rester à un rôle purement transmissif.

Qu'est-ce qui vous a motivé à vous inscrire ?

J'aime beaucoup ce que fait l'Idip. J'ai beaucoup de plaisir à participer aux ateliers et aux *Stammtisch*. Au début, je me suis posé la question de ma participation, mais le programme m'intéressait. J'étais assez confiant sur le fait que j'allais y trouver des choses stimulantes. J'avais un a priori positif. Puis, quand l'invitation est arrivée, j'étais disponible à cette période-là. Trois jours, ça représente beaucoup de temps, et au fur et à mesure que la date approchait, mon emploi du temps se remplissait. Une semaine avant, j'ai eu un petit doute. Sans envisager de me désinscrire, je me suis demandé si c'était raisonnable d'y consacrer autant de temps. Je voulais aussi avancer en recherche. Ce qui m'a finalement poussé à participer à l'université d'été, c'est la conviction que j'allais vivre des moments d'échanges intéressants.

La thématique vous était-elle familière ?

Oui. On a tous des a priori, on est tous cloisonnés. On est tous structurés d'une certaine manière et c'est intéressant de comprendre comment sortir de façons de pensée, qui sont parfois déjà dépassées, ou sur le point de l'être. En dehors de mon intérêt pour les sciences dures, j'ai aussi un intérêt pour les sciences humaines. J'ai fait des études scientifiques très classiques, puis j'ai eu un moment de saturation qui a duré un an pendant mon cursus en école d'ingénieur. A ce moment-là, je me suis intéressé à la sociologie. J'ai aussi fait un DEA de didactique. Je m'étais posé la question de m'orienter dans cette voie mais il n'y avait pas de thèse financée. Cette année de respiration a été l'occasion de me réconcilier avec ma trajectoire initiale et ensuite j'ai fait une thèse scientifique. D'une certaine manière, l'Idip m'a permis de renouer avec les sciences humaines.

Vous avez abattu des cloisons depuis l'université d'été ?

Oui, mais c'est très difficile à mettre en mots et à préciser. Disons que ça m'a nourri, tant les ateliers que les conférences. Ça m'a aussi donné l'énergie de faire des choses. Mes cours ont beaucoup évolué. En ce moment par exemple, je suis en train de faire une évaluation par les pairs avec les étudiants. J'ai contacté la DUN (Division des Usages Numériques) et ils m'ont ouvert un module d'atelier dans Moodle (plate-forme pédagogique de l'université de Strasbourg). Je pense que nous avons vraiment besoin de moyens pour pousser les étudiants à s'investir dans leur formation, mais aussi de trouver des techniques pour les motiver. Il y a des outils, mais avant l'outil, il y a la réflexion. Nous pourrions nous appuyer un peu plus sur les étudiants eux-mêmes, les faire travailler ensemble, les faire s'évaluer, s'autoévaluer... Il y a beaucoup de solutions, comme je l'ai appris à l'Idip. Tout cela me fait évoluer face aux contraintes qui sont les nôtres. S'il existe de meilleures solutions, autant les essayer. On nous dit qu'il faut évoluer, innover, mais le but ce n'est pas d'innover pour innover, c'est d'adopter les méthodes qui marchent.

Avez-vous eu un déclic ? Un moment dont vous vous souvenez en particulier ?

Il n'y a pas eu de déclic précis. Il y a un certain nombre d'ateliers dont je me souviens très bien. Et ce que j'ai trouvé très intéressant, ce sont les techniques d'animation. Le monde de l'enseignement est un monde un peu fermé même si, parfois, des professionnels d'autres domaines interviennent. Dans la mesure où il n'y a pas beaucoup de gens qui viennent de l'extérieur, avec des expériences différentes, nous avons souvent les mêmes façons de fonctionner. Pour moi, l'Idip est une source d'enrichissement très importante. Observer le travail mené au sein de l'Idip m'inspire pour sortir d'un enseignement purement transmissif.

L'université d'été, offrait à chaque fois des surprises. J'ai apprécié l'atelier de Norbert Cléry « Quelles actions pour les équipes ? ». Quand je lis la description de l'atelier dans le carnet de voyage, cela correspond exactement à ce que nous avons fait, mais d'une manière inattendue. C'est là toute la magie. Il y avait un objectif, et Norbert a trouvé une activité pour l'atteindre de manière indirecte et finalement plus efficace. Son but était de nous faciliter le quotidien à l'aide de certains outils. Il nous a fait travailler en petits groupes. Chacun devait se présenter, puis les autres participants notaient ses qualités sur un *post-it*. Ensuite, nous partagions notre ressenti. C'était très agréable, autant pour celui qui se présentait que pour les autres, parce que c'était très bienveillant et dans l'empathie. Par la suite, nous avons écrit une lettre à un collègue à poster en septembre. Nous devons être capables de dire à une personne ce que nous apprécions chez elle. En ce qui me concerne, j'ai tout de suite pensé à un collègue qui a été très surpris de recevoir mes compliments. A l'avenir, j'aimerais essayer d'exprimer la bienveillance que je peux ressentir pour les autres. Je garde l'image de Norbert nous accueillant dans son atelier : les hommes avec des petits messages et les femmes avec une rose.

Je me souviens aussi de la marche empathique au cours de l'atelier « A la rencontre de l'inconnu disciplinaire » avec Vincent Peiffert. Je n'ai pas exactement réutilisé l'exercice, bien que je l'aie envisagé, mais j'ai commencé à aller déjeuner régulièrement avec des collègues en tête à tête. Par exemple, je l'ai fait avec Basile Sauvage à deux reprises. Il y a le déjeuner, la marche pour s'y rendre, le retour : c'est l'occasion de discuter à bâtons rompus. Ces moments d'échange et d'empathie sont agréables et nous font du bien. On est plus authentique que lorsque l'on est en groupe et on sort plus facilement de nos schémas.

J'ai aussi un très bon souvenir de l'atelier de Jean-Charles Cailliez sur la classe inversée. Je m'attendais à un retour d'expérience suivi d'une discussion mais pas du tout à ce qu'on a vécu. La jubilation de Jean-Charles m'a marqué. Je suis facilement dans cet état d'esprit et c'est toujours agréable de le voir chez les autres. Il est à la fois un peu fou fou et en même temps très pro. Je l'ai trouvé intéressant, attachant, inspirant. J'ai commencé à mettre des choses en place cette année : l'évaluation par les pairs c'est déjà de la classe inversée. Les étudiants ont un travail à faire, ils le présentent à leurs camarades qui les évaluent. Cette évaluation leur permet d'approfondir leur travail et c'est formateur. Ce n'est pas la panacée, la recette ne peut pas s'appliquer à tous les cas de

figure. Dans ce cours, le niveau scientifique n'est pas extrêmement élevé, et j'en profite pour que les étudiants étoffent leur culture, leurs connaissances sur un sujet donné. C'est plus intéressant de répartir les enseignements en parties où chacun doit construire un exposé et le présenter aux autres. Si le cours est trop classique, les étudiants n'ont pas l'impression d'apprendre grand-chose parce qu'il n'y a pas de difficulté à résoudre.

Il y a d'autres idées que j'ai retenues, que je n'ai pas encore appliquées. Jean-Charles Cailliez nous avait expliqué que les étudiants faisaient non seulement le cours, mais aussi l'examen. Ils soumettent une liste de questions à Jean-Charles qui y pioche son sujet d'examen. Je ne me souviens plus si à la fin il faisait aussi corriger l'examen par les étudiants. Ça semble un peu fou. Il nous a raconté que ses collègues se sont intéressés à sa méthode quand il leur a expliqué, qu'après l'examen, tout était corrigé quand il sortait de la salle. Il avait déjà les notes ! Toute cette organisation prend du temps, mais en définitive ce n'est pas du temps en plus, une bonne part de ce travail peut être confiée aux étudiants. On trouve qu'ils ne travaillent pas assez, faisons-les travailler ! Ils acquièrent des compétences différentes de celles qui consistent à apprendre un cours et passer un examen.

Est-ce que l'université d'été a provoqué des collaborations ?

Avec Basile Sauvage, oui. J'ai appris qu'il s'occupait des méthodologies de travail universitaire en L1 en Maths Info, donc je suis allé le voir pour qu'il m'explique ce qu'il y fait. Justement, notre premier repas, c'était pour parler de ça.

Quant à ma recherche, elle est appliquée et porte sur l'ingénierie, et l'université d'été n'a pas eu de répercussions. En revanche, ça a changé des petites choses dans la vie de mon laboratoire. J'ai proposé des ateliers dans l'équipe de recherche dont je fais partie et qui compte une trentaine de personnes. J'ai fait un atelier sur le recrutement inspiré à la fois de l'Idip, mais aussi de mon engagement dans le programme « Prêt pour l'emploi » de l'Espace Avenir. J'ai aussi animé un atelier sur les compétences. L'idée était d'être capable d'identifier ses compétences, d'en parler et de repérer celles qui sont importantes pour la recherche. Ce n'était pas une présentation magistrale, nous avons d'abord fait un tour de table où chacun disait ce qu'il attendait et parlait un peu de lui. Le format était assez court. L'atelier durait une heure et demi ou deux et le tour de table à sept a pris 45 minutes en discussion informelle. Ensuite, je leur ai demandé de choisir une de leurs compétences et d'en parler.

Et ça, ça vient de l'université d'été ?

Disons que l'Idip favorise ce genre d'initiatives aussi bien au niveau des intentions que sur la façon de le faire. Je ne vais pas réaliser un diaporama pour parler des compétences. Ça risque d'être ennuyeux au possible et puis je ne suis pas un expert. Ce qui est très intéressant, c'est que dans tout groupe, il y a des expertises multiples. Je préfère les mettre en valeur plutôt que d'arriver avec ma casquette d'expert. Or, dans le milieu de la recherche et de l'enseignement, la posture classique est justement celle de l'expert qui s'adresse au panel. C'est une posture que je n'ai plus envie d'avoir aujourd'hui et je la retrouve chez mes collègues et aussi chez les étudiants qui l'adoptent lors des présentations. Ce n'est pas évident d'amener les gens à sortir de cette posture. C'est devenu un de mes objectifs. Finalement, nous ne sommes pas indispensables pour transmettre la connaissance aux étudiants, ils peuvent la trouver sans nous, mais ce qui peut les inspirer, ce sont les valeurs que nous incarnons et la posture que nous adoptons. Et pour faire le monde de demain, il ne suffit pas de remplir les têtes de connaissances mais d'enseigner une façon d'être. C'est une entreprise de longue haleine et l'Idip tout comme l'université d'été m'ont fait avancer dans ce sens.

Est-ce que l'université d'été vous a donné envie de relever des défis ?

Oui, des défis multiples. Quelles actions pour l'université ? Quelles actions pour les équipes ? Quelles actions pour les enseignants ? Selon moi, les défis sont à ces trois niveaux. Au niveau de l'enseignant, je considère que je suis mobilisé et que la dynamique est en route. Je suis aussi

impliqué dans mon UFR, à travers l'évaluation des formations par exemple. J'ai envie, sans les y obliger, que mes collègues avancent dans leurs pratiques car c'est source de beaucoup de plaisir pour eux et pour les étudiants. J'ai encore du travail ! Depuis que j'ai assisté à un *Stammtisch* de l'Idip sur l'utilisation des jeux de société en pédagogie, j'ai envie d'utiliser des jeux pour mes enseignements théoriques. En général, les cours où il faut revenir sur les bases scientifiques ennuient profondément les étudiants, et je m'étais dit que j'allais essayer de recréer un *Trivial Pursuit*. Cela pourrait être un projet à monter avec plusieurs collègues. J'imagine une batterie de questions par niveau, L1, L2...

Au niveau des équipes, dans l'UFR nous n'avons pas encore travaillé sur la reformulation de notre offre de formation 2018-2022, mais j'en discute avec Jean-Pascal Lavoine, qui est responsable chez nous de la licence physique. Je pense que l'étape suivante, c'est d'inviter l'Idip à réfléchir avec nous sur les formations et c'est un processus complexe qui demande du temps. Au niveau de l'université, on n'en est qu'au tout début. On ne peut pas encore dire qu'il y ait une masse critique pour encourager cette culture du changement diffusée par l'Idip. D'ailleurs si l'Idip s'arrête, je ne suis pas sûr que cet état d'esprit perdure. Je pense qu'il y aura des petites cellules de résistance qui vont essayer de maintenir la flamme mais qui auront du mal à emporter les décisions au niveau de leur formation, des UFR et de l'université.

Est-ce que l'université d'été a fait émerger des besoins nouveaux dans la pratique de votre enseignement ?

Si j'ai un besoin, je sais que je peux compter sur l'Idip. A la rentrée, j'ai sollicité Simon Zingaretti, conseiller pédagogique à l'Idip, pour animer un atelier sur les stratégies d'apprentissage des étudiants. Avant, un de mes collègues faisait un petit topo aux étudiants au moment des réunions de rentrée mais ça ne suffisait pas. Je pense que nous avons une responsabilité en tant qu'enseignants. Dans nos cours, nous devons expliquer aux étudiants ce que nous attendons d'eux et les inviter à réfléchir sur leurs stratégies d'apprentissage. Et pourquoi pas, adapter nos modalités d'évaluation.

Et ça, c'est venu de l'université d'été ?

C'était plutôt au cours d'un *Stammtisch*. Pour moi, l'université d'été, ça a été un temps fort mais ce n'est pas déconnecté ce qui se passe à l'Idip. J'apprécie beaucoup les *Stammtisch* auxquels je participe dès que je suis disponible. L'université d'été a été une grande réussite. J'ai été impressionné par le nombre de personnes présentes. La conférence de Roselyne Fayard m'a marqué. C'était un concentré de choses essentielles et elle avait une grande capacité à nous connecter. Elle n'est pas venue avec sa méthode ou nous parler de technique. J'ai eu un grand plaisir à l'écouter, notamment pour les exemples qu'elle a cités et l'idée d'être cohérent avec ses valeurs.

Avez-vous eu le sentiment d'appartenir à une communauté ?

En développant mon réseau, j'ai vu qu'il y avait un certain nombre de forces vives avec qui je suis en phase et qui sont parfois beaucoup plus actives que moi. Je pense à Basile Sauvage, par exemple, qui est très dynamique. Mon sentiment d'appartenance à une communauté a été renforcé, mais je ne me sentais pas seul avant. Cela fait un moment que je suis le travail de l'Idip et que j'y rencontre des collègues. Cette prise de conscience s'est donc faite au moment des premiers ateliers de l'Idip et plus encore aux *Stammtisch* pour lesquels je suis souvent disponible.

Est-ce que vous aimeriez ajouter quelque chose ?

Si je dois faire la synthèse de l'université d'été, je dirais que c'était un grand plaisir, mais ce n'était pas juste du plaisir, ce n'était pas des vacances. J'ai apprécié les techniques d'animations, j'y ai trouvé beaucoup de choses intéressantes pour mon développement personnel et le développement de mes pratiques professionnelles.



Facilitation graphique de la conférence de Roselyne Fayard

Et si on enseignait le « smurtz » à l'université ?

Jean-Charles Cailliez est vice-président « Innovation et Développement » à l'université catholique de Lille.

L'innovation pédagogique se focalise sur deux objectifs majeurs, celui d'enseigner différemment de manière à améliorer les capacités d'apprentissage et celui d'intéresser davantage les élèves dont les profils changent de manière continue. On la limite donc souvent aux nouvelles méthodes d'enseignement, celles qui permettent de transmettre des connaissances ou de développer des compétences dans les mêmes matières, mais de manière différente. Cette vision nous amène à privilégier l'utilisation des outils numériques et des méthodes d'apprentissage qui rendent les apprenants plus actifs. Cela est nécessaire, mais peut-on aller plus loin ? Peut-on imaginer que l'innovation pédagogique puisse aussi nous amener à inventer de nouveaux enseignements, de nouvelles matières, de nouveaux modules, de nouveaux cursus ? Peut-on imaginer qu'elle nous entraîne vers la création de matières pluri, voire trans-disciplinaires, et dans lesquelles interviendraient ensemble des enseignants de domaines scientifiques très différents ? Difficile au collège ou au lycée en raison de la « rigidité » des programmes et de celle des examens nationaux, mais certainement très faisable dans les facultés ou les grandes écoles.

Pour avancer dans cette réflexion, une expérience a donc été menée à Strasbourg le 3 juillet 2015, lors d'un atelier collaboratif organisé pendant l'université d'été de l'innovation pédagogique sous la houlette de l'Idip dirigé par Nicole Rege Colet et dont le thème était « Vivre le décloisonnement ». Cet atelier que j'ai animé, a réuni plus de 35 enseignants et professionnels de l'enseignement supérieur, et a ainsi essayé de répondre aux 4 types de décloisonnement choisis par le thème de l'université d'été : celui des disciplines, des identités, de l'espace et du temps, et de l'activité pédagogique.

Le défi qui a été proposé aux participants est celui d'inventer ensemble de nouveaux modules universitaires, transdisciplinaires, baptisés pour l'occasion cours de « *smurtz* », ce qui ne veut rien dire (ni même en alsacien ou en chti), mais dont on peut faire ce que l'on veut. Pour cela, une méthode de travail co-élaborative (méthode de codesign) a été menée en regroupant les participants en 6 équipes pour un temps de travail de seulement 1h30. Pas assez long pour produire de véritables modules, mais suffisant pour se rendre compte de la puissance créative des enseignants quand on les stimule à travailler et créer ensemble, bref, quand on les invite à décloisonner !

Un cocktail de profils pour inventer 6 cours de « smurtz » !

Si on considère les matières enseignées par les professionnels de l'éducation qui ont participé à cet atelier, on obtient la liste suivante, particulièrement riche et diversifiée : *pharmacie, lettres modernes, pharmacognosie, histoire, biologie, chinois, gestion des risques, langues, physique, apprentissage de la lecture, allemand, lettres et sciences humaines, entrepreneuriat, finance, projet professionnel et personnel, biochimie, informatique, langues et culture, management, égalité hommes/femmes, innovation sociale, biophysique et chimie, bioéthique, architecture, ingénierie, ressources humaines, anglais, technologies de l'information et de la communication, danse, conception de formation, géographie, pédagogie du soin, management du soin, pharmacologie, chimie, communication, neurosciences, psychologie sociale.*

Mais si on leur demande de se présenter en une seule phrase de seulement 6 mots, on obtient : *biologiste œuvrant à la réussite étudiante, enseignante marchant vers un idéal pédagogique, passionnée des langues qui adore organiser, autrichienne parfois perdue mais contente, malouine*

passionnée par l'inconnu, passionnée par les superpouvoirs des autres, enseignante à la recherche d'innovation, la joie de surmonter l'insurmontable, directrice des études qui essaye d'innover, enseignant chercheur biologiste passionné d'apprentissage, enseignante formatrice souhaitant le changement, belle femme enthousiaste qui aime expérimenter, femme physicienne motivée pour la vie, architecte curieuse cherche à développer les enseignants, enseignante à la recherche d'idées, biophysicien qui regarde l'intime, j'aime enseigner à l'université, chercheur généticien enseignant en questionnement pédagogique, pharmacien hospitalier gestionnaire de risques fonctions transversales, radiopharmacien qui irradie la pharmacologie translationnelle, étudiante qui a hâte d'avancer, physicienne intéressée par l'égalité femme-homme, Aline chimiste enseignante aime la vie, cherche lentement des médicaments naturels empathiques pour mon prochain, enseignant chercheur universitaire en ingénierie, formatrice en management pédagogie cherchant l'innovation, ex-ESCP convertie à l'histoire de l'art, futur ingénieur pédagogique qui aime danser, géographe étudiante qui souhaite comprendre l'enseignement, Julie ingénierie pédagogique et médiatrice bonjour, psychologue positive motivée par ce projet.

De la carte mentale aux pitches !

La méthode proposée a été celle des cartes mentales ou heuristiques. On a demandé à chaque équipe de commencer à dessiner une carte centrée sur le terme « smurtz », nom provisoire du nouveau module, et d'écrire autour le nom des matières que chacun d'entre eux enseigne normalement à l'université, que ce soit dans des écoles, facultés, instituts, départements ou centres de formation. Le premier niveau d'arborescence de la carte ne comportait ainsi que des noms de matières académiques. Puis chaque participant a eu la liberté de brancher sur ces noms de modules classiques tous les mots lui venant à l'esprit, qu'ils aient un lien ou pas avec l'enseignement. Les cartes mentales se sont donc enrichies dans chacune des 6 équipes. Au bout de 5 à 10 minutes, on a demandé à chaque équipe d'échanger les cartes et de continuer le travail sur celle de l'équipe voisine. Cinq rotations successives ont permis l'enrichissement des 6 cartes par tout le monde. Chaque équipe a alors récupéré sa carte de départ complétée par les autres et a dû y choisir 4 items : deux termes évoquant l'enseignement ou une matière académique et deux autres n'ayant rien à voir, c'est-à-dire des termes surprenant par leur originalité ou tout simplement par leur présence sur la carte en fin d'exercice. La consigne était que le choix de ces 4 termes devait être unanime et donc négocié entre les membres de chaque équipe. Ensuite, il a été donné 40 à 45 minutes à chaque équipe pour imaginer un nouveau cours, celui de « smurtz », qui tienne compte de ces 4 termes et des contraintes suivantes : être transdisciplinaire, contenir une méthode de pédagogie inversée et une évaluation sans note sur vingt ou sans lettre. En fin d'exercice, une présentation sous forme de pitch de 120 secondes a été accordée à chaque équipe pour présenter aux autres le fruit de leurs réflexions.

Les 6 cours de « smurtz » ainsi créés en si peu de temps ont été : *De la chenille au papillon, Le système solaire mis en scène, L'ingénierie des réseaux végétaux, Le Sock's design, La communication en santé, Les papilles romantiques*. A découvrir ci-dessous !

De la chenille au papillon

Carte mentale : Pharmacie (médicament, médecine, délivrer, santé, soigner, **éducation thérapeutique**) - Lettres modernes (lecture, lecture rapide, livre, Belle du Seigneur, romancier, autofiction, narration) - Pharmacognosie (alchimie, ésotérisme, culture, mélange des genres, hommes/femmes, soigner, éthique) - Histoire (Moyen-Âge, passage, continuité, contemporaine, recommencement, géographie, carte, **géopolitique**, géo-conflits, climat, transition écologique) - Biologie (végétale, science, DNA, thérapeutique ciblée, marine, dur) - Chinois (architecture des jardins, langue, ancien/moderne, parler, parler avec les mains, mimer, se taire, beauté du silence, communication, culture, communication non verbale, gestes professionnels, **silence**) - Gestion des

risques (risques psycho-sociaux, finance, éthique, finance des ressources, sécurité, contraintes, trop de sécurité, dangers, inondations, opportunités)

Les 4 items retenus sont : éducation thérapeutique, géopolitique, inondations, silence

Concept du module : il s'agit d'un cours destiné aux politiques (jeunes, confirmés et débutants), élèves de l'ENA, dirigeants et autres décideurs. Les objectifs sont de les préparer aux paradigmes inversés (la bifurcation). Les participants devront suivre des séances avec : autodiagnostic et diagnostic, recherche des maux dont ils souffrent, introspection en silence, réflexions sur leurs motivations à devenir dirigeants, débriefings et auto-évaluation. Des ateliers participatifs seront organisés sur ces thématiques. Les questions essentielles seront centrées sur 2 items : politique et pays. Le module comportera des parties théoriques et pratiques, notamment consistant à apprendre à « survivre » en situations de stress, situations anxiogènes (survivre à l'inondation), voir comment ils réagissent dans ces situations ? Le mode d'évaluation n'aura pas de durée définie, car il sera essentiellement basé sur l'utilisation du référendum.

Le système solaire mis en scène

Carte mentale : Langues (communication, écoute, voyage, lecture, mots, images, différences, papier, gomme, effacer, encore, cartouche, imprimer) - Physique (logique, force, faiblesse, équilibre, difficulté, astrophysique, étoiles, galaxie, trou noir, Armstrong, Star Wars, futurisme, roman que je suis en train de lire, évasion, imagination, aventure, passé, présent, astres) - Apprentissage de la lecture (auto-apprentissage, cours préparatoires, vie, bonheur, découverte, surprise, bonne surprise, plaisir, partage, illettrisme, syllabique, alphabet, socle, lecture à voix haute, silence, paix, neurosciences) - Lettres (romans, prose, théâtre, acteurs, spectacle, clown, nez, rires, plaisir, expression, écrire, bouger, scène) - Langues, Allemand et Lettres Modernes (enseignement par le jeu des langues, intérêt, voyage, exotisme, pays, mosaïque, couleur, plaisir, partage, Alsace, transfrontalier, multiculturel, conflit, culture, ouverture, fermeture, porte, ouvert, serrure, clefs, confiture, fruits, été, soleil, rendez-vous avec la lune) .

Les 4 items retenus sont : astrophysique, théâtre, couleur, plaisir

Concept du module : il s'agit d'un cours permettant de faire de la science en mouvement et dans lequel il faut s'approprier le vocabulaire de l'astronomie par le jeu théâtral. Les participants au cours iront à la rencontre de la lumière et de ses couleurs. Ils pourront mettre en scène les trajectoires des planètes du système solaire, concevoir et vivre une expérience théâtrale tout en prenant du plaisir. Ce module s'adresse à un public très large, du « bac à sable » au « rocking chair » ! Le dispositif pédagogique est celui de la classe renversée. Les compétences visées sont : développer son expression orale et corporelle, travailler en équipe, se documenter et rechercher (sélectionner) l'information, apprendre à gérer un projet, concevoir et mettre en scène un spectacle. Les critères d'évaluation seront choisis de manière collective (en co-working) pour un livrable qui sera celui du spectacle.

Ingénierie des réseaux végétaux

Carte mentale : Entrepreneuriat (entrepreneuriat social, start-up, collaboration, projet, organisation, concurrence, marché, innover, innovations sociétales, objectifs, précis, compétences, courage, économie, transactions) - Finance (risque, argent, taux d'échange, monnaies locales, sens) - Projet personnel et professionnel (PPP, développement professionnel des enseignants, business, compétences, connaissances, compétences transversales, CV, atout, orientation professionnelle) - Biochimie (chimie, molécules, lipides, acides aminés, glucides, diabète, maladie, santé, biologie, plantes, cellules humaines, expérimentations, cosmétique) - Informatique (ordinateur, Facebook, réseaux, self-branding, programmation, Java, maths, calcul, théorique, virtuel, algorithme, automatisation, soulager, numérique, image) - Langues et Culture (différences, dialogue,

communication, parole, connaître l'autre, joie, **zen**, ouverture d'esprit, curiosité, créativité, découverte, nature, mixité interculturelle) - Biologie (laboratoire, pharmacie, expérience, réactions, sciences du vivant, analyses, cellules, noyau, périsphère, partage, division, symbiose).

Les 4 items retenus sont : communication, plantes, zen, argent

Concept du module : il s'agit d'un cours qui étudie les réseaux végétaux et qui s'intéresse à la communication entre les plantes (molécules, ondes,...), voire à celle de l'humain avec les plantes. Ce module pourrait être utile à l'avenir si on imaginait d'en faire un « réseau de communication » comme Internet. Il s'intéresse aussi aux pouvoirs des végétaux envers l'homme, notamment ceux qui permettent de le rendre plus zen. L'enseignement se fait en classe inversée pour ce qui concerne l'acquisition des connaissances théoriques et en expérimentations pour l'organisation d'un voyage éducatif. L'évaluation se fait de manière très simple, par la capacité qu'auront les étudiants à transmettre un message en utilisant le « réseau végétal » qu'ils auront ainsi construit.

Le Sock's design

Carte mentale : Management (argent, management de projet, des idées, créativité, art, obligation, diriger, partager, plaisir, rougir, gêne, leadership, winner, management collaboratif, entreprise, emprise, travail, écoles, compétition, stéréosélectivité) - Physique (des matériaux, quantique, réseaux, Internet, incompétence, lois) - Egalité femmes/hommes (respect, de soi, conscience, science, découvertes, **chaussettes**, ressources, politique, éthique, valeurs) - Innovation sociale (communautés, entreprises libérées, entreprises solidaires, bien-être, productivité) - Biophysique et Chimie (mélange, écosystèmes, nature, l'arbre de la vie, Darwin, génétique, évolution, grandir, vieillir, environnement, équilibre, instable, conversion possible, écologie, espèce, souris) - Bioéthique (être humain, **anthropologie**, ethnologie, savant, fou, Einstein, clinique, maladies, santé holistique, médecines alternatives, acupuncture, aiguilles, médication, acuponcture, bio mimétisme, droit) - Architecture (architectures intérieures, immeubles, villes nouvelles, **oasis**, eau, fraîcheur, piscine, désert, dromadaire, chameau, art, **design**, images numériques, observation, détection, conclusion, design thinking).

Les 4 items retenus sont : chaussettes, anthropologie, design, oasis

Concept du module : il s'agit d'un cours de créativité en design thinking qui vise à mobiliser les méthodes de l'anthropologie pour créer de nouveaux produits à fortes valeurs ajoutées d'usage. Le modèle (cas d'étude qui a été choisi) est celui de la « chaussette du futur ». Cinq groupes thématiques constituent le cœur du module : *une paire de chaussette pour la vie, à quoi servent les chaussettes ?, chaussettes et santé, chaussettes autonettoyantes, chaussettes connectées*. La pédagogie est celle d'un « oasis pédagogique » (chaque groupe doit « trouver son oasis »). Elle est conduite sur 3 jours de 24 heures intensives avec 5 groupes mixtes (un groupe par thématique). Chaque groupe de participants au module choisit son organisation (parcours et délocalisation). L'évaluation est faite sur un total de 500 points (maximum) qui sera attribué par les autres équipes. Les critères d'évaluation sont codéfinis par les équipes en début de cours.

La communication en santé

Carte mentale : Ingénierie (pédagogique, professionnel, démarche scientifique, investigation, compétences transversales, **communication**, liens, téléphone, diversité, richesse, argent, application, programme, compétences, pratique) - Ressources humaines (carrières, objectifs professionnels, recrutement, GPEC, CV, personnel, entreprise, plan de formation, entreprise) - Anglais (traduction, communication, culture, London) - TICE (plateforme, C2i, informatique, MOOC, e-learning, conférences TED) - Danse (plaisir, chaussures, sandales, spectacles, plaisir, lâcher prise, tutu, chaussons, art, sport, tableaux, Rome) - Conception de formations (évaluation, étapes d'un dispositif de formation) - Géographie (physique, Terre, **Ciel**, soleil, nuages, cartes, planètes, habitants,

immeubles, ville, urbanisme, campagne, génie civil, ponts, ingénieur, hommes, femmes, satellites, réseaux, télévision, humain) - Anglais (communication) - Pédagogie du soin (santé, maladie, rebond, médecine, élastique, raideur) - Management du soin (médical, médicaments, effets secondaires, création, paramédical, empathie, ingénierie).

Les 4 items retenus sont : ciel, élastique, santé, communication

Concept du module : il s'agit d'un cours dont le but est de développer les compétences de communication entre malades et personnels de santé. Comment annoncer par exemple une nouvelle du genre « *mademoiselle, vous avez un granulome circulaire* ». Ce module est transdisciplinaire. Il fait appel à des psychologues, des spécialistes de la communication, des enseignants de langues, des comédiens (dont certains avec expressions en Alsacien). Il est « vaste et ouvert comme le ciel » ! Le contenu et les modalités d'évaluation sont imbriqués : jeux de rôles entre patients et soignants sur des situations de soins. Les évaluations se font par les pairs (entre étudiants des domaines de santé) et pour des notes de groupe. Les coaches qui accompagnent les porteurs de projets attribuent des points individuels en fonction des niveaux d'interaction des étudiants entre eux.

Papilles romantiques

Carte mentale : Pharmacologie (officine, mécanismes, voiture, voyage, rencontre, enfants, médicaments, pilules, dure à avaler, gorge, aspirine, médecine) - Biophysique (rayon lumineux, soleil, lune, romantisme, amour, extraterrestres, science-fiction, X-files, aventure) - Chimie (cuisine, organique, organe, sexe, HIV, reproduction, terre, soleil, chaud, vacances, repos, plage, motivation, bien-être, brillant, UV, tube à essai, colorant, évaporer, eau, fraîcheur, printemps, arbres, fleurs, liquide, couleurs, bleu, expériences, découverte, surprise, cadeau, chercheur, résultats, échec, succès, réussite) - Information et Communication (échange, écoute, oreille, voix, chant, chorale, musique, danser, plaisir, expérience optimale, réussite, rire, dents, tango, Argentine, voyage, salsa, orchestre, famille, enfants, insouciance, ensemble, groupe) - Neurosciences (cerveau, sujets, expériences, test, quizz, solution, ventricule, cœur, moteur, amour, petit cœur) - Psychologie sociale (psychologie du travail).

Les 4 items retenus sont : romantisme, cuisine, petit cœur, salsa

Concept du module : il s'agit d'un cours se posant la question suivante : « *comment faire palpiter de petits cœurs solitaires ?* » Il est adressé à celles et ceux qui cherchent à « se sublimer à deux » en explorant leurs cinq sens au travers d'une expérience culinaire. Le contenu du module permet de parfaire ses connaissances des cinq sens et au-delà. On y apprend la cuisine avec la diversité des ingrédients et leurs amalgames magiques. La bonne ambiance est un élément « attracteur » de la formation. Le mode d'évaluation est inversé. Ce module est suivi d'un autre dont la thématique est « chimie pratique du plaisir ».

En conclusion, puisqu'il est possible de stimuler la créativité d'enseignants aussi différents et en si peu de temps, pourquoi ne pas continuer l'expérience de manière prolongée dans chaque établissement d'enseignement supérieur ayant envie de se démarquer par son inventivité au service des étudiants ? Pourquoi ne pas continuer l'expérience en créant de véritables enseignements transdisciplinaires jusqu'à des parcours complets, avec des équipes pédagogiques multifacettes et multi-compétences qui travailleraient ensemble de la conception à l'animation du module ? Voilà qui nous amènerait à de l'innovation pédagogique par le décroisement, ... bien plus puissant que de se limiter à enseigner toujours les mêmes matières, même de manière différente. A suivre...



Atelier « Classe inversée ou renversée »

« Dans décloisonnement, je lis maintenant : penser autrement et plus loin »

Tuyet Tram Dang Ngoc est maître de conférences au département des sciences informatiques de l'université de Cergy-Pontoise.

Comment avez-vous vécu l'université d'été ?

Au moment où je vous parle, je me replonge dans mon carnet de voyage et les notes que j'avais prises pour retrouver tout ce que j'ai vécu à l'époque et ça me touche beaucoup. C'était vraiment très riche, j'ai tout apprécié.

Quelle impression générale en gardez-vous ?

Tout d'abord, j'ai été sensible à l'environnement bienveillant, différent de ce que j'ai pu vivre jusqu'à maintenant dans tous les ateliers ou séminaires classiques. Il y avait un foisonnement d'idées, de nombreuses personnes intéressantes et bienveillantes : il était possible de s'exprimer sans craindre d'être jugé. Cette bienveillance comme un fil rouge m'a beaucoup touchée et marquée. Ensuite, il y avait beaucoup d'ateliers assez surprenants, inhabituels, et c'est dans ces ateliers-là que j'ai appris beaucoup de choses.

Pouvez-vous nous donner un ou deux exemples ?

Deux ateliers m'ont beaucoup marquée. Celui de Jean-Charles Cailliez « Classe inversée ou renversée », proposait un changement de posture complet de l'enseignant, une autre conception de l'enseignement. Cela remettait en cause toute notre manière de voir les choses. Jusqu'à présent j'avais une vision classique des classes inversées mais Jean-Charles Cailliez va beaucoup plus loin. Finalement il montre qu'il est possible de faire toutes sortes d'expérimentations en remettant en cause des normes et conventions qui semblaient établies.

J'ai été également marquée par l'atelier mené par Vincent Peiffert sur le projet pédagogique de l'enseignant. Je dois préciser qu'avant de venir à Strasbourg j'étais déjà familière et adepte de la pédagogie active, mais je me sentais impuissante à l'insuffler à mes collègues, ou à l'institution dans laquelle je travaille. Au cours de cet atelier, nous avons eu l'occasion de préciser un idéal de projet pédagogique et d'en jalonner rétroactivement les étapes jusqu'à aujourd'hui. L'idée de Vincent était de nous pousser à nous projeter dans vingt ans en ayant réalisé une mission supposément utopique. Je m'étais fixée comme objectif de changer la posture des enseignants au sein de mon université pour remettre l'apprenant au cœur du dispositif, et parvenir à des enseignements plus cohérents. En imaginant rétrospectivement les étapes du projet achevé à aujourd'hui, on s'aperçoit qu'il est tout à fait réalisable.

Et cela a été le cas ?

Sur cet aspect-là, oui. Dans les 3 mois suivant l'événement, j'ai à la fois été nommée chargée de mission "Innovation pédagogique" pour l'université et chargée de mission "Réussite en licence" auprès de l'UFR. En tant que chargée de mission, maintenant, j'ai une visibilité, je peux initier de nombreux changements.

L'autre nouveauté depuis la rentrée c'est ma redécouverte des cartes mentales en observant le travail de facilitation graphique de Laure Villemaine. Jean-Charles Cailliez les a aussi utilisées ainsi que les intervenants de l'atelier « Questionner ses pratiques pédagogiques » avec des posters d'arbres. Ces différents ateliers m'ont inspirée et incitée à utiliser les cartes mentales. Je me les suis donc réappropriées et m'en sers désormais dans mes enseignements. C'est beaucoup plus qu'un

support de cours puisque je l'élabore avec les étudiants. C'est une autre manière de réfléchir. Ils construisent la carte mentale avec moi au tableau et ça marche bien ! Ils trouvent cela beaucoup plus clair et adhérent beaucoup plus au concept.

Est-ce qu'au cours de l'université d'été il y a eu des moments confrontants ?

Pendant l'atelier « Le premier contact », au cours de la première matinée, il fallait beaucoup parler de soi et j'ai eu l'impression que ça arrivait un peu trop tôt.

Est-ce que le thème du décroisement a motivé votre participation à l'événement ?

En venant à l'université d'été, je n'avais pas trop prêté attention à ce thème. Je me sentais vraiment très, très seule dans ce que j'entreprenais et je souhaitais trouver des solutions pour sortir de cet isolement, trouver des personnes qui se préoccupaient, comme moi, de pédagogie de l'enseignement supérieur. C'est une collègue de l'université d'Orsay qui m'a conseillée d'aller à Strasbourg suivre cette université d'été. La première fois que j'ai regardé le programme, j'ai d'abord été surprise par les thèmes de certains ateliers. Je me suis même dit : « c'est quoi ce truc bizarre » mais j'ai décidé d'aller voir et très vite j'ai compris que cela formait un tout cohérent.

Cette notion de décroisement fait-elle sens à présent ?

Dans décroisement, je lis maintenant : « penser autrement et plus loin » surtout depuis l'atelier de Jean-Charles Cailliez.

Avez-vous fait des rencontres importantes ?

Ces trois jours m'ont permis de découvrir que je faisais partie d'une communauté et je sais maintenant qu'il existe des personnes qui s'intéressent à toutes ces questions. Je n'ai pas encore pu les recontacter, mais je sais désormais qu'elles existent ! Cela m'a permis de me ressourcer. J'en avais besoin car je suis, tout au long de l'année, confrontée à des personnes qui résistent catégoriquement à toute forme de changement.

Et maintenant quelle est la prochaine étape ?

Maintenant que j'en ai la possibilité, je vais initier des changements au niveau de mon UFR. Je veux voir avec des collègues s'ils peuvent changer leur module, voir si nous pouvons proposer de meilleures évaluations des enseignements. Dans trois ou quatre ans, j'aimerais mettre en évidence, sous forme de graphe, les interdépendances entre chaque module pour faire apparaître la cohérence de nos formations. L'objectif est de fédérer les équipes pédagogiques en montrant que les matières ne sont pas indépendantes les unes des autres. Le dessin de ce gros graphe serait affiché pour convaincre les autres collègues des UFR de l'université que nous avons quelque chose de bien et de cohérent.

Est ce qu'il y a une expression, un terme fort qui résonne encore ?

Je ne sais plus qui a dit cette phrase mais c'est une idée que j'ai beaucoup aimé : « *réapprendre aux humains à assumer leurs responsabilités* ». Elle me fait penser à la manière dont les enseignants se comportent avec les étudiants en les considérant parfois comme des enfants. S'agit-il d'organiser leur travail à leur place parce que nous pensons qu'ils n'en seront pas capables ? D'utiliser constamment des notes et sanctions parce que nous pensons qu'ils ne sont pas en mesure de trouver une motivation et un intérêt par eux-mêmes ? Ce réflexe de penser à la place des autres est un peu paternaliste. C'est important de considérer les étudiants comme autonomes. Je me suis aperçue qu'en leur faisant confiance j'obtenais une classe plus intéressante. Les étudiants sont plus responsables et ont envie de mériter cette confiance, de donner le meilleur d'eux-mêmes.

Avez-vous d'autres besoins, vous manque-t-il des choses pour aller plus loin ?

Rencontrer encore d'autres personnes... Bénéficier d'une communauté de collègues comme ce fut le cas lors de cette université d'été, me ressourcer dans un environnement bienveillant, cohérent, où les idées fusent.



Laure Villemaine, facilitatrice graphique

« J'ai envie d'expérimenter, de faire différemment »

Gaëlle Aubertin est assistante hospitalo-universitaire à la faculté de médecine de l'université de Strasbourg.

Comment avez-vous vécu ces trois journées d'université d'été ?

Je les ai bien vécues. Je ne connaissais pas du tout le Palais Universitaire et cela m'a permis, déjà, de découvrir de beaux bâtiments. C'était aussi l'occasion d'élargir mes connaissances, de sortir du monde de l'enseignement médical ou paramédical, de m'ouvrir, de penser différemment, d'échanger sur d'autres perceptions.

Comment aviez-vous entendu parler de ces journées ?

J'avais reçu le mail d'un collègue qui avait transmis l'invitation de l'Idip à plusieurs personnes en précisant : « *ça va être bien, il faut s'inscrire !* ». Pour mon cursus, comme il m'est demandé de faire de la pédagogie, c'était une bonne occasion. Je pouvais justifier ma participation, me libérer sans problème et venir.

Quels souvenirs en gardez-vous ?

J'ai suivi l'atelier « Communication non verbale et verbale » de Liliane Giordano qui m'a permis d'expérimenter la pose de la voix et les déplacements dans l'espace. J'ai essayé de remettre tout cela en pratique dans mes cours. Le premier jour de l'université d'été, j'ai aussi suivi l'atelier intitulé « Nommer la relation pédagogique » de Norbert Cléry. Je connaissais un peu le sujet et c'était bien de commencer doucement. Je me suis retrouvée en duo avec quelqu'un qui m'a fait entrer très vite dans le vif du sujet. Il m'a poussée à aller plus loin. Pendant l'atelier « A la rencontre de l'inconnu disciplinaire » de Vincent Peiffert, il était proposé de faire une « marche empathique » avec quelqu'un d'une discipline différente de la nôtre. J'étais d'abord en duo avec un mathématicien, et c'était intéressant car, pour moi, faire de la pédagogie en mathématique me semblait très abstrait et lointain. Cela m'a ouvert l'esprit et quand, à mon tour, j'ai dû expliquer ce que je faisais à quelqu'un qui n'était pas du tout de mon milieu, j'ai pu me raconter, revenir sur mes choix, expliquer par où j'étais passée. C'était presque une séance de psychothérapie et c'était bien !

Est-ce que cela a changé votre façon de voir les choses ?

J'essaie d'appliquer ce que j'ai découvert. J'enseigne dans beaucoup de milieux paramédicaux avec des personnes qui ont des parcours différents, et je souhaite expérimenter la classe inversée avec les étudiantes infirmières de première année. J'ai l'intention d'enregistrer mon cours. Mes étudiantes devront le travailler et restituer ce qu'elles en ont compris. Je vais vraiment tenter une nouvelle expérience. Cela me semble adapté à une formation professionnalisante : les étudiantes infirmières travaillent souvent en interaction et c'est intéressant d'essayer des choses nouvelles avec ce groupe.

Vous enseignez depuis combien de temps ?

Depuis deux ans.

Est-ce que c'est impressionnant d'essayer des choses nouvelles ?

Au bout de deux ans d'expérience, je sens déjà les limites du cours magistral. J'ai envie d'expérimenter, de faire différemment.

Et comment s'est fait le choix des ateliers à l'université d'été ?

Avec spontanéité, sauf pour les ateliers pour lesquels il fallait s'inscrire à l'avance.

Est-ce que le thème du décroissement vous parlait ?

Pas du tout, je n'avais pas prêté attention au thème. Au fur et à mesure des journées de l'université d'été, en pleine immersion, ce thème est devenu plus familier mais c'est une notion qui n'est pas toujours évidente à mettre en pratique.

Vous avez eu l'impression d'avoir abattu des cloisons ?

Oui. Récemment, j'étais à Nantes pour la réunion du collège national de pharmacologie médicale. La première demi-journée portait sur la pédagogie et à mes yeux, ils allaient moins loin par rapport à ce que j'ai vécu à l'université d'été. Dans mon esprit, j'étais déjà un cran au-dessus. A Nantes, il était surtout question de savoir « comment rendre un cours attractif » d'un point de vue technique : en projetant une vidéo ou en enregistrant son cours. C'était un peu formel. A l'université d'été, nous sommes allés beaucoup plus loin.

Avez-vous vécu des situations dérangeantes, inconfortables ?

Je ne dirais pas « dérangeantes » ou « inconfortables », « difficiles » peut être. Il fallait s'engager à être présente. Dans l'atelier « Communication non verbale et verbale » par exemple. Il a fallu jouer une scène devant tout le monde. En définitive, ça s'est bien passé, car c'était très convivial, très bon enfant. Nous savions que notre prestation risquait d'être jugée mais l'enjeu était bénéfique.

Pouvez-vous décrire ce que vous avez présenté sous forme de saynètes ?

Un des exercices de cet atelier consistait à jouer une situation difficile en classe pour essayer de la débloquer. Pendant qu'un groupe jouait la scène, les autres participants avaient la tâche d'observer le placement de la voix, la gestuelle, les déplacements dans l'espace et d'en faire une restitution. Mon groupe avait choisi d'interpréter un début de cours avec des étudiants qui discutent. Nous devons essayer d'obtenir leur attention. La première fois que nous avons joué cette situation nous avons eu tendance à la pousser à l'extrême mais cela nous a permis de bien la décrypter. Nous avons aussi présenté une saynète où, en plein cours, un élève se lève brusquement en dérangeant tout le monde et s'en va. La question était : faut-il que le prof le retienne ou non ?

Ce sont des situations auxquelles vous êtes souvent confrontée comme enseignante ?

Il ne m'est jamais arrivé qu'un élève quitte bruyamment un cours sans prévenir, mais les discussions en début de cours, c'est plus fréquent !

Cela vous a-t-il aidé de jouer cette situation ?

Oui. J'avais tendance à vouloir démarrer mon cours trop vite et ne pas attendre d'avoir le silence. Cela m'a montré qu'il est important de savoir patienter, ne serait-ce que 30 secondes, pour que tout le monde écoute. Il faut vraiment prendre son temps.

Est-ce qu'il y a eu un moment que vous avez particulièrement apprécié pendant ces trois jours ?

Il y a eu les photos de LOL Project. Les photographes, Toky et Cédric, étaient vraiment très forts, très drôles et c'était très inattendu comme concept. Il y avait quelque chose de spontané. C'était cohérent avec l'esprit de convivialité, de lâcher prise et de générosité de ces journées.

Avez-vous gardé des contacts ?

Je n'ai pas spécialement gardé de contacts. Cela reste un bémol. Je n'ai pas cherché à poursuivre les rencontres que j'ai faites au-delà de ces trois jours.

Vous avez conservé votre carnet de voyage ?

Oui. J'y ai pris des notes sur les choses qui m'intéressaient. J'y suis revenue une fois pour relire ce que j'avais écrit sur la classe inversée.

Avez-vous envie de relever des défis depuis cette expérience ?

Dans un premier temps, je veux mettre en place mon projet de classe inversée. Et si ça marche, je souhaiterais aller plus loin. Je suis également référente pédagogique à l'école d'infirmières et je suis présente au conseil pédagogique et à différentes commissions. J'ai donc le sentiment que je pourrais faire des changements, mettre en place d'autres moyens d'enseigner. Les ateliers auxquels j'ai déjà assisté à l'université d'été m'ont aidée à prendre des décisions. Désormais, j'ai envie de suivre des ateliers sur la notation et l'évaluation.

De quoi pensez-vous avoir besoin pour avancer ?

De façon très pragmatique, j'aurais besoin que les ateliers que j'ai suivis soient validés par un diplôme. Je suis assistante, et pour être titularisée « maître de conférences des universités », il est recommandé d'avoir suivi un DU de pédagogie.

J'ai envie d'approfondir mes connaissances en pédagogie. Pour l'instant, je me suis concentrée sur la question de ma posture en cours, sur ce qui rend un cours plus attractif, mais il y a aussi tout l'aspect évaluation que je souhaiterais explorer davantage.

« Quand on se sent bien, on fait mieux les choses »

Clarisse Maechling est maître de conférences à la faculté de pharmacie de l'université de Strasbourg.

Pouvez-vous nous raconter votre université d'été ?

De mon point de vue, cette université d'été a été un peu comme un cadeau parce que c'est une expérience que nous n'avons pas l'habitude de vivre dans le domaine de la formation. C'est un moment qui nous a permis de nous poser tout en travaillant sur nous-même, sur nos manières d'appréhender la formation, l'enseignement. Tous les matins, dès notre arrivée à l'université d'été, nous avons la possibilité de prendre une heure pour faire du Qi Gong, du Taïchi ou de la méditation de pleine conscience et c'était bien. Cela permettait de commencer la journée dans un état d'esprit positif et réfléchi, conscient. Ensuite, l'offre d'ateliers et de conférences était attractive. Les organisateurs nous avaient remis un carnet de voyage pour suivre tout ce qui allait se passer tout au long des trois jours. Nous avons tout le déroulement et les informations à l'intérieur, nous pouvions l'annoter et il a, vraiment, été un compagnon de voyage. Nous étions pris en charge, ce qui n'est pas du tout dans nos habitudes parce qu'en général, c'est notre rôle à nous de prendre les étudiants en charge. C'était agréable mais pas seulement : nous avons aussi travaillé et c'était productif, tout en restant dans le bien-être, y compris pendant les repas.

Pourquoi avez-vous participé à l'université d'été ?

J'essaye de participer un peu aux formations de l'Idip, mais ce n'est pas toujours facile de dégager du temps. Au cours de l'année, j'avais déjà fait deux demi-journées de formation : une sur le travail en groupe et l'autre sur les grilles d'évaluation critériées. Je fais aussi partie du conseil d'accompagnement de l'Idip et je sais donc un peu ce qui s'y passe. J'avais déjà entendu parler de l'université d'été et trouvais l'idée très bonne. J'avais envie de participer à ce genre d'événements. Nous sommes parfois frustrés car la pédagogie n'a pas été suffisamment valorisée jusque là dans notre métier alors qu'elle compte pourtant, pour moitié du temps dans notre travail. Seule la recherche est valorisée, ou éventuellement les implications administratives, mais en ce qui concerne la pédagogie, il n'y a quasiment rien. Cela commence tout doucement à changer et cela grâce à l'Idip. Il ne nous manquait pas forcément des formations mais une valorisation de ce que nous faisons dans le domaine de la pédagogie et de l'enseignement. Pouvoir suivre des formations, permet aussi, bien entendu, de nous soutenir et de valoriser ce que nous faisons pour avancer. Innover dans ce domaine-là, n'est pas évident pour nous. L'université d'été offrait l'occasion de le faire à un moment où nous étions disponibles. Le choix des dates était quasiment optimal.

Le décloisonnement était-il une notion familière pour vous ?

Ce n'était pas du tout une notion familière. Je ne voyais pas trop ce qui nous attendait. Grâce au programme j'ai commencé à percevoir un petit peu mieux la notion, mais je ne suis pas certaine d'avoir vraiment tout saisi. Cela se joue à différents niveaux, je pense : il y a le décloisonnement dans l'université, entre les différentes facultés, les différents collègues. Pour ma part, je suis dans un certain nombre de commissions à l'université et cela me plaît énormément de travailler avec des gens d'horizons très divers, pas uniquement dans mon domaine mais aussi en théologie, en art, ou en sport. C'était le cas à l'université d'été. Voilà une première forme de décloisonnement. Après, il y a l'idée de sortir un peu des schémas traditionnels en ce qui concerne la pédagogie et l'enseignement, c'est-à-dire sortir des schémas traditionnels à notre niveau : se permettre autre chose que ce que nous faisons habituellement, se poser, y réfléchir.

Pensez-vous que vous avez abattu des cloisons ?

Je ne sais pas, mais cette expérience va peut-être me permettre d'en abattre au niveau de mon métier, dans le futur. A la faculté de pharmacie, nous sommes trois à avoir participé à cette université d'été et, régulièrement, nous y faisons référence. Nous allons donc, peut-être, abattre des cloisons et faire savoir qu'elles peuvent être abattues.

Au cours de cette université d'été, est-ce qu'il y a eu des événements plus marquants que d'autres ?

Presque tout ! Les séances photo de LOL Project étaient absolument extraordinaires. J'ai réalisé que c'était mieux de se faire photographier à deux. J'y suis allée avec Olga Bourachnikova de l'Ecole de Management. Je ne la connaissais quasiment pas. Je l'avais rencontrée dans un atelier la veille ou le matin, et nous avons fait la photo l'après-midi. Nous nous sommes dit que ce serait sympathique de faire cette photo ensemble et c'est un vrai bonheur de l'avoir. J'ai maintenant le poster de LOL Project en fond d'écran sur mon ordinateur ! Evidemment, l'expérience dure dix minutes, c'est amusant, mais pas seulement. Cela crée du lien et c'était tout à fait dans l'esprit de cette université d'été.

L'atelier sur le bien-être au travail de Liliane Giordano intitulé « Communication non verbale et verbale » était un travail sur soi avec les autres qui était très bien fait, très dynamique. La « Classe inversée ou renversée » m'a vraiment intéressé. Jean-Charles Cailliez l'a menée avec beaucoup d'enthousiasme et nous avons un groupe extraordinaire. Il y avait aussi un atelier intitulé « Prendre conscience de ses atouts pédagogiques » au cours duquel Nicole Rege Colet et Léa Siat nous ont fait travailler avec les cartes des forces inspirées de Martin Seligman. C'était un moment particulier où nous avons réalisé que le groupe se complétait. Nous étions cinq je crois, et cela a donné à ce groupe une espèce de force supplémentaire, de connexion. J'avais à ma table une dame que je n'aurais jamais abordée dans un autre contexte et je l'ai beaucoup appréciée. Je pense enfin au repas en pleine conscience qui a également été assez marquant. Cécile Chapus et l'association Epices nous ont fait découvrir quelque chose de tout à fait différent de ce que nous avons l'habitude de vivre au moment des repas. Aujourd'hui, je continue tout de même de manger en un quart d'heure entre deux réunions ! Mais à ce moment-là, nous avons pris la peine de nous poser, de penser à ce que nous allions manger.

Est-ce que vous avez utilisé des outils découverts à l'université d'été ?

A la rentrée, j'ai réutilisé le *Marshmallow Challenge*⁴ présenté dans l'atelier « Explorer le travail en groupe » avec les étudiants de quatrième année de pharmacie. Ils sont 130 étudiants, à peu près, répartis en quatre groupes d'enseignements dirigés. Dans chaque groupe, nous formons des équipes qui vont travailler sur un sujet dans le domaine de la qualité. Notre but est de forger un esprit d'équipe très rapidement. Les années précédentes, nous avons quelques difficultés parce que certains étudiants avaient du mal à s'intégrer dans des équipes. Ceux qui forment une équipe tout de suite vont s'accaparer les sujets qui leur plaisent et ceux qui restent à l'écart finissent, en général, avec le sujet dont personne n'a voulu. Cette année, nous avons fait le *Marshmallow Challenge* avant de leur donner les sujets. Cela a ravi les étudiants. Pour moi, le but a été atteint. Après, nous avons débriefé avec eux et c'était bien.

J'ai testé avec les mêmes étudiants la classe inversée. Avant de partir sur les travaux personnels tutorés, les étudiants ont trois heures de cours sur la qualité. Cela se fait en deux séquences : la première fois, je leur fais un cours quasiment magistral pendant deux heures et, ensuite, ils se répartissent en petits groupes. Je donne un thème par groupe avec des mots-clés et des références bibliographiques et chaque groupe doit en faire une synthèse pour la fois suivante. Pendant la

⁴ Le *Marshmallow Challenge* consiste à construire, en équipe, une structure autoportée soutenant un morceau de guimauve avec 20 spaghetti, de la ficelle et du ruban adhésif.

deuxième séquence, ils présentent leur travail et cela les rend un peu plus actifs. Ils sont amenés à être plus autonome et cela les étonne. Certains me disent : « *Mais Madame, on ne va jamais y arriver !* ». Je leur réponds : « *Faites ce que vous pouvez, vous verrez, vous y arriverez* ».

Et ils ont fait des choses extraordinaires ! Sans concertation, ils ont couvert différents aspects de ces thématiques très vastes. Ils devaient tous aborder le thème principal et approfondir, en plus, un sujet secondaire ce qui a permis de couvrir à peu près tout. Dès que je le pourrai, j'aimerais bien développer un peu plus ces manières de travailler.

Est-ce qu'il y a eu d'autres déclics ?

J'ai découvert le Taïchi à l'université d'été et j'ai bien aimé. J'ai donc suivi tout l'été les cours de Taïchi d'Yves Martin dans le cadre des animations de Strasbourg. Sinon, j'essaye d'appliquer davantage la psychologie ou la pensée positive pour moi, pour les autres, dans le cadre du travail et au-delà.

Avez-vous développé un sentiment d'appartenance à une communauté ?

Oui, même si c'est un sentiment que j'avais déjà. Ceux qui sont confrontés à des problèmes ou des incompréhensions et qui se pensaient seuls ont pu se rendre compte qu'ils ne l'étaient pas. Pour ma part, je le savais déjà ! En revanche, en passant trois jours au Palais Universitaire, dans un cadre historique, j'ai amplifié mon sentiment d'appartenance à l'université.

L'université d'été a-t-elle déclenché des envies nouvelles ?

Des envies nouvelles de poursuivre. J'espère que ce type d'événement se reproduira et que nous pourrions revivre de telles expériences. J'ai surtout envie de valoriser tout ce qui est enseignement et pédagogie. D'autant plus que nous avons maintenant affaire à la génération X, et que nous devons développer des moyens de communication et de pédagogie différents de ceux auxquels nous étions habitués pour pouvoir leur transmettre les connaissances et les aider à acquérir les compétences.

De quoi auriez-vous besoin pour continuer à faire évoluer tout ça ?

Ce dont j'ai besoin, je pense que je vais le trouver dans les ateliers de l'Idip. Je sais déjà à quels ateliers j'ai envie de participer mais je ne sais pas si je vais parvenir à les caser dans mon emploi du temps. Par ailleurs, je commence à penser à la retraite et j'ai toujours envie d'innover mais je me dis aussi : « place aux jeunes ! ». C'est avec eux qu'il faut que cela bouge. Je souhaite leur transmettre l'envie d'innover pour qu'ils puissent en profiter et qu'ils aient moins de difficultés avec l'enseignement. Je diffuse l'existence de l'Idip et de son offre de formation. Je me rends compte que l'Idip commence désormais à être connu. Ce n'était pas forcément gagné d'avance mais, de temps en temps, assez spontanément, j'entends « *Ah oui mais il y a l'Idip qui propose cette formation et qui peut nous accompagner* ».

Est-ce qu'il y a une chose, une idée, une formule qui résume l'université d'été pour vous ?

La psychologie positive. C'est ce qui résonne le plus : le fait de savoir faire ressortir les atouts plus que les mauvais côtés.

Sur quoi auriez-vous pu faire l'impasse ?

Rien de ce à quoi j'ai participé ! Nous étions bien pendant ces trois jours. Et quand on se sent bien, on fait mieux les choses. Je le dis au pluriel parce que j'ai eu des échos de participants qui ont eu le même ressenti.



Le dispositif de LOL Project dans l'aula du Palais universitaire

Je sors grandie de cette expérience

Olga Bourachnikova est ingénieure pédagogique à l'école de management de l'université de Strasbourg.

Remerciements

Tout d'abord j'aimerais remercier et féliciter les organisateurs pour l'audace, le courage de proposer des ateliers hors du commun fortement centrés sur l'humain. Un autre point extrêmement important est le ciment de partage, d'échange dans la bienveillance, qui a été instauré et qui a permis de créer des liens entre les gens et de construire un réseau. Je souligne aussi le professionnalisme organisationnel. Personnellement je sors grandie de cette expérience et j'attends avec impatience une autre occasion avec l'Idip. La seule question que je me pose est de savoir : ce qu'ils vont inventer cette fois-ci ?

Pourquoi je me suis inscrite ?

Pour deux raisons :

1. Je suis en charge d'un *bachelor* dont la pédagogie est fondée sur l'apprentissage par l'action et en équipe. Le fonctionnement du *bachelor* est fondamentalement différent d'une formation classique. L'étudiant et son apprentissage sont au centre de la formation. L'innovation pédagogique m'intéresse fortement. L'université d'été de l'Idip était une occasion pour moi de voir de plus près ce qui se passe ailleurs, rencontrer les gens qui partagent les mêmes valeurs et apprendre d'eux.
2. J'ai rencontré Nicole Rege Colet à plusieurs reprises pour échanger autour de son livre sur la pédagogie de l'enseignement supérieur, et du diplôme dont je m'occupe. A chaque fois ces rencontres ont été utiles et j'en profite, ici, pour te remercier, Nicole, pour nos échanges.

Mes apprentissages

Mes apprentissages touchent plusieurs domaines et ont donné suite à une liste de neuf choses importantes à réaliser. A l'issue des trois journées, j'ai une meilleure connaissance de moi. Grâce à Roselyne Fayard et Nicole Rege Colet, j'ai découvert des outils pour me faire grandir. J'ai réussi à nouer des liens avec cinq personnes que je ne connaissais pas, avec qui j'ai repris contact et me sens capable de collaborer. Merci à LOL Project entre autre. J'ai appris les méthodes pour faire progresser le programme dans lequel j'interviens, notamment sur l'animation de la communauté et le travail en équipe. Pour cela je tiens à remercier le quatuor Annesi et Jean-Charles Cailliez. J'ai aussi mieux compris le contexte global de notre époque, dans lequel s'inscrit l'émergence des programmes innovants, grâce à Marc Halévy.

J'ai surtout passé un très bon moment convivial et dans la joie, et suis repartie avec un espoir pour l'avenir de l'éducation.



Crédits photo :

Stella Vonie p.16, 25, 37, 43, 48, 57, 64 et 66

Catherine Vonthron p.22

Laure Villemaine p.30

LOL Project p.34

Jean-Charles Cailliez p.54